La Contre-Réforme Catholique au XXIe siècle

IL EST RESSUSCITÉ !

N° 277 - Mai 2026 Rédaction : frère Bruno Bonnet-Eymard Mensuel. Abonnement : 35 €

UN FLEUVE DE SANG NOUS SÉPARE

Le 13 avril dernier, notre Saint Père le pape Léon XIV entamait un voyage apostolique de onze jours en Afrique. Après 18 000 km parcourus en pleine crise pétrolière, quatre pays visités du nord au sud du continent, pas moins de seize discours, quels fruits attendre d'un tel périple ?

À son retour, Léon XIV a résumé ses attentes lors de l'audience hebdomadaire du 29 avril, place Saint-Pierre. « *Dès le début de mon pontificat, j'ai pensé à un voyage en Afrique. Je remercie le Seigneur de m'avoir permis de l'accomplir, en tant que Pasteur, pour rencontrer et encourager le peuple de Dieu ; et aussi de le vivre comme un message de paix à un moment historique marqué par des guerres et par de graves et fréquentes violations du droit international.* » Allusions pudiques à des "phénomènes" que le Pape déplore bien sûr, mais dont on cherchera en vain un responsable... et pour cause : le Pape se veut un « *messager de paix* » pour la terre entière... comme Jésus-Christ Prince de la Paix, mieux que Lui ?

« *La Providence a voulu que la première étape soit précisément le pays où se trouvent les lieux de saint Augustin, c'est-à-dire l'Algérie.* » En fait de "providence", l'ensemble de ce voyage est trop cohérent dans l'exposé de ce « *message de paix* » pour que cette première halte soit fortuite.

« *Je me suis ainsi retrouvé, d'une part, à repartir des racines de mon identité spirituelle et, d'autre part, à passer et à consolider des ponts très importants pour le monde et l'Église d'aujourd'hui : le pont avec l'époque très féconde des Pères de l'Église ; le pont avec le monde islamique ; le pont avec le continent africain.* » Le vocabulaire employé ici est celui du pape François. Léon XIV s'inscrit dans cette continuité. Quelle nouvelle voie ouvre-t-il par ses ponts ?

RENIEMENT EN ALGÉRIE.

« *En Algérie, j'ai reçu un accueil non seulement respectueux, mais aussi chaleureux.* » Et il y avait de quoi ! Le vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en visite apostolique, officiellement invité, n'était certes pas "obligé", comme d'aucuns ont voulu le penser pour se rassurer, d'aller se recueillir devant le "Mémorial du Martyre" (comprendre : monument célébrant les bourreaux et tortionnaires FLN de la *Communauté historique* de notre belle Algérie Française trahie par un chrétien parjure). Non ! Léon XIV y est allé de son plein gré, à son arrivée, et il en a expliqué la raison sur place : « *Me trouver devant ce Monument est un hommage à cette histoire de l'Algérie et à l'âme d'un peuple qui s'est battu pour l'indépendance, la dignité et la souveraineté de cette nation.*

« *En ce lieu, rappelons-nous que Dieu souhaite la paix pour toutes les nations : une paix qui ne soit pas seulement une absence de conflit, mais l'expression de la justice et de la dignité.* » Et encore : « *Les défunts que nous honorons ici ont perdu la vie, en la donnant par amour pour leur peuple. Que leur histoire soutienne le peuple algérien et nous tous dans notre cheminement : car la vraie liberté ne s'hérite pas seulement, elle se choisit chaque jour.* » (à Alger, le 13 avril 2026) et de citer les Béatitudes...

Quand on songe à ce que ce "monument" représente de tortures et d'assassinats de la part de terroristes justement exécutés par la France qui défendait alors ses enfants contre cette subversion marxiste et islamiste financée et imposée de l'étranger à ces pauvres populations dont nous avions reçu la charge civilisatrice, c'est monstrueux ! Alors continue de résonner la terrible parole que notre Père avait adressée au malheureux Jean-Paul II en de semblables circonstances :

« Vous m'écœurez ! Insulteur de nos marins et de nos missionnaires, de nos soldats et de nos colons, de nos médecins, de nos planteurs grâce auxquels l'Afrique avait un avenir. Vous crachez sur les tombes de nos aînés et de nos frères torturés, violés, empalés, mangés, parce que des émissaires de Moscou, de New York... et de Rome étaient venus soulever les nègres contre leurs bienfaiteurs. J'arrête, je deviendrais méchant et sarcastique. Comme je l'écrivais à Paul VI tendant les mains vers les Gardes rouges de la Révolution culturelle chinoise : ***Il y a désormais entre nous un fleuve de sang qui nous sépare, le sang de nos martyrs répandu par ces chiens, par ces démons à votre appel !***

« Derrière vous, après vous, les révoltes se multiplient et chaque fois le destin hésite, incertain, entre le massacre, la répression brutale des rebelles par quelque

roitelet ou dictateur païen, ex-chrétien, musulman, et la prise en main du pays par l'étranger capitalo-socialiste. » (*Liber accusationis secundus*, p. 121)

Léon XIV poursuit son récit, l'œil fixé sur sa chimère : « *Nous avons pu constater par nous-mêmes et montrer au monde qu'il est possible de vivre ensemble comme des frères et sœurs, même de religions différentes, lorsque l'on se reconnaît comme enfants du même Père miséricordieux.* » La tournure est habile, mais elle masque difficilement la réalité de l'Église d'Algérie aujourd'hui, persécutée par l'État FLN qui reçoit pourtant si « *chaleureusement* » le Pape. Pauvre Église d'Algérie, une des plus florissantes au temps de saint Augustin, ensevelie une première fois sous les sables de l'invasion musulmane, restaurée magnifiquement lors de la conquête et de la colonisation françaises, elle ne compte aujourd'hui qu'à peine 9000 catholiques, selon *La Croix*, brimés de toutes les manières et interdits de tout prosélytisme.

Le reste du voyage est sur le même ton, où le messianisme laïque du progressisme de Lamennais le dispute au personnalisme idolâtre de "l'homme" de Maritain.

« *Dans les trois pays suivants que j'ai visités, la population est en revanche majoritairement chrétienne, et je me suis donc plongé dans une atmosphère de fête de la foi, d'accueil chaleureux, favorisée aussi par les traits typiques du peuple africain.* » Toutes ces foules qui ont suivi la messe, qui ont récité le chapelet avec le Pape, le chef de l'Église catholique, accueilli comme tel dans ces pays d'Afrique dans une grande liesse populaire, en ont certainement reçu un grand réconfort alors qu'elles vivent parfois entourées des menaces des djihadistes ou de la guerre civile.

« *J'ai moi aussi fait l'expérience, comme mes Prédécesseurs, d'un peu de ce qui arrivait à Jésus avec les foules de Galilée : il les voyait assoiffées et affamées de justice, il leur annonçait : "Heureux les pauvres, heureux les doux, heureux les artisans de paix..." et, reconnaissant leur foi, il disait : "Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde"* (cf. Mt 5, 1-16). »

Avec cette différence : Jésus ne flattait pas ses auditeurs, bien au contraire ! « ***Si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et piétiné par les hommes***. » (Mt 5, 13) Aucune démagogie dans ce sévère avertissement surtout adressé aux Apôtres chargés de répandre l'Évangile et convertir la terre entière. Et Notre-Seigneur poursuivait en encourageant ses disciples : « ***On n'allume pas non plus une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le lampadaire ; et elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi brille votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient vos belles œuvres, et glorifient votre Père qui est dans les Cieux***. » (Mt 5, 16)

Il suffit de citer l'Évangile pour se trouver dans un tout autre univers que celui de la vieille chimère progressiste désespérément terrestre, aujourd'hui encore prêchée par Léon XIV. Mais cet autre univers, celui-là même de Jésus-Christ Fils de Dieu, est le seul catholique.

UTOPIE AU CAMEROUN.

« *Ma visite au Cameroun m'a permis de réitérer l'appel à œuvrer ensemble pour la réconciliation et la paix, car ce pays est malheureusement lui aussi marqué par des tensions et des violences.* » Qu'est-ce donc que cette réconciliation et cette paix que l'on recherche, semble-t-il, en vain ?

« *Le Cameroun est surnommé "l'Afrique en miniature", en référence à la variété et à la richesse de sa nature et de ses ressources, mais nous pouvons également comprendre cette expression dans le sens où les grands besoins de tout le continent se retrouvent au Cameroun : celui d'une répartition équitable des richesses ; celui de donner leur place aux jeunes, en surmontant la corruption endémique ; celui de promouvoir un développement intégral et durable, en opposant aux diverses formes de néocolonialisme une coopération internationale visionnaire.* »

Hélas ! rien de nouveau ici. Déjà, au lendemain de la parution de l'encyclique *Pacem in terris* de Jean XXIII (11 avril 1963), notre Père mettait en garde ses lecteurs : « Il est facile d'édifier à partir d'une vue abstraite de la nature humaine une doctrine morale et un programme politique où le respect des droits de l'homme et des peuples développe sereinement ses exigences, où le sentiment du devoir impose en contrepartie à chacun de prendre sa part de l'effort commun en vue de tous. On en arrive alors, pour peu qu'on oublie les conditions concrètes et les lois qui régissent nos communautés, qu'on néglige le péché originel et la malice des hommes, à esquisser le tableau d'une communauté mondiale libre, égale et fraternelle, où chaque homme et chaque peuple reçoivent tout autant qu'ils peuvent naturellement désirer, où les nations sont indépendantes et les religions, cultures et idéologies s'accordent et "*convergent*", où il n'y a plus de peuples dominateurs et de peuples dominés, où enfin les hommes de bonne volonté désirant dans leur cœur profond la paix et l'harmonie, ayant fait litière des malentendus ancestraux et des conflits d'intérêts, soumettent leurs humeurs et leurs passions au bien suprême de la paix universelle. C'est un exercice d'optimisme, utile et agréable.

« Mais la mise en pratique de cette doctrine est périlleuse dans la mesure même où elle relève de la science-fiction. La morale en action qui découle de ces mirifiques présuppositions va en effet exactement à l'opposé de celle qui nous tient liés par les définitions traditionnelles du juste et de l'injuste au monde tel

qu'il est, et personne jusqu'à ce jour n'a osé aborder ouvertement ce problème moral primordial. Même sans légitimer la révolution absolue, l'évolutionnisme progressiste, en morale, aboutit à condamner au nom de la Cité nouvelle à promouvoir, les soumissions et fidélités quotidiennes que depuis toujours nos communautés historiques et leurs lois, écrites et non écrites, avaient réclamées et obtenues des individus. » (*Lettre à mes Amis* nº 139, 28 avril 1963)

Vérification : au tout début des années 50, le Cameroun était encore une des plus belles missions de l'Afrique française équatoriale. Notre ami le Père Krémer, spiritain, en a été le témoin (cf. *Il est ressuscité* nº 49, août-septembre 2006).

Puis notre Père n'a cessé de dénoncer le crime des gens d'Église qui ont prêché l'émancipation, le "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes" à leurs chrétientés pourtant florissantes. Ainsi, dès 1960, notre Père avertissait : « La guerre civile instituée sous ce Mythe de la Libération précipitera le monde chrétien dans la ruine totale. Les missionnaires ont encouragé l'indépendance camerounaise ; les voilà maintenant assaillis et tués **parce que l'Orgueil qui mène la danse ne peut s'en prendre à l'ordre terrestre sans haïr les causes surnaturelles de l'ordre.** Le départ des colons et des soldats annonce le martyre immanquable des missionnaires, à moins qu'à leur tour, revenus au juste sens des choses, ils fassent eux-mêmes le coup de feu contre leurs adversaires, les Bamilékés [*tribu de la région de l'ouest du Cameroun*] musulmans et communistes, pour sauver leur petit troupeau. Ils risquent bien cependant d'être emportés en même temps que les magnifiques chrétientés qu'ils avaient fondées. Semé le grand vent de l'Orgueil, la tempête de la Haine vient... » (*Lettre à mes amis* nº 63, 1er janvier 1960)

Depuis ce jour, le Cameroun indépendant est régulièrement en proie aux massacres d'une guerre civile larvée, peuples anglophones contre francophones, protestants contre catholiques... sans compter le djihad renaissant qui vient d'y ajouter son lot de barbaries atroces, il y a à peine dix ans.

Léon XIV le déplore, mais il persévère quand même dans cette voie insensée ouverte par *Pacem in terris* et continuée depuis par le Concile, par tant d'encycliques et de discours pontificaux. Là gît la cause des malheurs de l'Afrique, et ne pas le voir relève d'un aveuglement, d'une désorientation proprement diabolique !

« *Je remercie l'Église du Cameroun et tout le peuple camerounais, qui m'a accueilli avec tant d'amour, et je prie pour que l'esprit d'unité qui s'est manifesté au cours de ma visite soit maintenu vivant et guide les choix et les actions futures.* » Intention sans doute louable... « *Mais Dieu se rit des prières qu'on lui fait pour détourner les malheurs publics, quand on ne s'oppose pas à ce qui se fait pour les attirer. Que dis-je ? Quand on l'approuve et qu'on y souscrit.* » (Bossuet, *Histoire des variations des églises protestantes*)

Le 26 avril, on apprenait de nouveaux affrontements dans le nord-ouest du Cameroun, à moins de cent kilomètres de Bamenda qui avait reçu la visite du Pape dix jours auparavant.

RÉVOLUTION EN ANGOLA.

Léon XIV poursuit le récit d'un voyage dont il désire faire un modèle en vue de la réconciliation qu'il veut prêcher partout. Il sait bien les tensions, les affrontements, les guerres. Mais il pense que par la mise en œuvre d'une volonté commune d'écoute, de pardon, de reconnaissance mutuelle, de progrès dans la justice qu'il entend comme l'abolition de toute inégalité de richesses, de droits, adviendra l'ère de paix qu'il vient proclamer en Afrique, mais pour le monde entier : c'est une reprise du MASDU de ses prédécesseurs teinté d'une volonté d'entente par-dessus tout point de discorde.

« *La troisième étape du voyage s'est déroulée en Angola, grand pays situé au sud de l'équateur, doté d'une tradition chrétienne séculaire, liée à la colonisation portugaise.* » Le Pape a l'honnêteté de le reconnaître, mais il passe à ce qu'il pense être emblématique du rôle de l'Église d'Angola :

« *Comme de nombreux pays africains, après avoir accédé à l'indépendance, l'Angola a traversé une période troublée, marquée dans son cas* [sic ! "son" cas est loin d'être unique car c'est le lot de souffrance de tous les pays d'Afrique, comme d'Amérique du Sud et d'Asie] *par une longue guerre civile sanglante. Au creuset de cette histoire, Dieu a guidé et purifié l'Église, la convertissant toujours davantage au service de l'Évangile, de la promotion humaine, de la réconciliation et de la paix.* » Purification et conversion de l'Église, par la Révolution ? *Absit* ! Saint Pie X affirmait, dans la *Lettre sur le Sillon* : « ***L'Église, qui n'a jamais trahi le bonheur du peuple par des alliances compromettantes, n'a pas à se dégager du passé*** [...], ***car les vrais amis du peuple ne sont ni révolutionnaires ni novateurs, mais traditionalistes.*** » (*Lettre sur le Sillon,* nº 44)

Au contraire, lors de son récit, Léon XIV a lancé ce slogan place Saint-Pierre : « *Une Église libre pour un peuple libre !* » Montalembert avait dit "l'Église libre dans l'État libre", et à cause de la complicité de Léon XIII, cette formule a signé l'arrêt de mort de la Chrétienté, de cette « *heureuse concertation de l'Église et de l'État* » selon saint Pie X, qui a fait la civilisation chrétienne catholique. Aujourd'hui, c'est le Pape lui-même qui proclame l'anarchie généralisée. Pour l'Angola, ce pays exsangue, en proie à une misère accrue par l'épuisement progressif de la manne pétrolière, où les émeutes, latentes, sont réprimées dans

le sang pas plus tard qu'à l'automne dernier, comment ne pas frémir à la pensée des flots de sang innocent qu'un tel slogan pontifical insensé et impie va encore faire jaillir ?

« *Au sanctuaire marial de Mamã Muxima – qui signifie "Mère du cœur" –, j'ai senti battre le cœur du peuple angolais.* » Et pour qui battait-il ? pour lui-même ou pour Elle, l'Immaculée Conception précisément vénérée dans ce sanctuaire depuis 1599. Ce peuple angolais garde encore vive la dévotion à Notre-Dame de Fatima qu'il tient de la mère patrie portugaise. Pourquoi le Pape n'en a-t-il apparemment pas tenu compte ?

Il a prêché sur le Ciel : « *Comme Marie, nous sommes nous aussi faits pour le Ciel, et c'est vers le Ciel que nous marchons avec joie, en regardant vers Elle, Mère bonne et modèle de sainteté* », mais c'est pour aussitôt les ramener à l'horizon terrestre : « *la Mère du Ciel confie un grand projet : celui de construire un monde meilleur, accueillant, où il n'y ait plus ni guerres, ni injustices, ni misère, ni malhonnêteté, et où les principes de l'Évangile inspirent et façonnent toujours davantage les cœurs, les structures et les programmes, pour le bien de tous.* » (sanctuaire de Mama Muxima, 19 avril 2026) Quelle distance avec le message de Notre-Dame de Fatima : « ***Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Si on fait ce que je vais vous dire, beaucoup d'âmes se sauveront et on aura la paix***. » (13 juillet 1917)

Léon XIV poursuit son récit : « *Au cours des différentes rencontres, j'ai vu avec joie tant de religieuses et de religieux de tous âges, prophétie du Règne des cieux au milieu de leur peuple ; j'ai vu des catéchistes qui se consacrent entièrement au bien des communautés ; j'ai vu des visages d'anciens marqués par les fatigues et les souffrances, mais rayonnants de la joie de l'Évangile ; j'ai vu des femmes et des hommes danser au rythme des chants de louange au Seigneur ressuscité, fondement d'une espérance qui résiste aux déceptions causées par les idéologies et les vaines promesses des puissants.* »

L'une de ces rencontres avait lieu dans l'église Notre-Dame de Fatima de Luanda. La statue de la Vierge de Fatima surmonte l'une des deux tours de la façade, et trône en majesté au-dessus du maître-autel, au centre de la nef. Le Pape s'y est rendu ; aucune prière à la Souveraine des lieux, mais un discours masduiste où les encouragements à suivre Jésus dans l'engagement du sacerdoce, des vœux religieux, à « *rester étroitement unis à Jésus-Christ* » à adhérer à l'enseignement de l'Évangile, se concluent par l'exhortation de *Populorum progressio* : « *Le développement est le nouveau nom de la paix* »... Quelle insulte pour Notre-Dame de Fatima !

« *Cette espérance exige un engagement concret, et l'Église a la responsabilité, par son témoignage et par l'annonce courageuse de la Parole de Dieu, de reconnaître les droits de tous et d'en promouvoir le respect effectif.* » Encore de grands mots vagues et vides. Mais aucun souci de demander pardon à Dieu, d'implorer d'être préservé du feu de l'enfer, et de mener les âmes au Ciel, surtout celles qui ont le plus besoin de la Miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme l'enseigne la petite prière que Notre-Dame de Fatima a demandé de dire après chaque dizaine de notre chapelet, et que le Pape avait pourtant récité la veille avec ce peuple fervent.

Alors, le reste est dérisoire :

« *Aux côtés des autorités civiles angolaises, mais aussi de celles des autres pays, j'ai pu réaffirmer la volonté de l'Église catholique de continuer à apporter cette contribution, en particulier dans les domaines de la santé et de l'éducation.* »

« *Le dernier pays que j'ai visité est la Guinée Équatoriale, 170 ans après la première évangélisation. Fort de la sagesse de la tradition et de la lumière du Christ, le peuple équatoguinéen a traversé les vicissitudes de son histoire et, ces derniers jours, en présence du Pape, il a renouvelé avec un grand enthousiasme sa volonté de marcher uni vers un avenir d'espérance.* »

Quelle espérance ? Les grands "*show*s" pontificaux masquent bien évidemment les réalités locales, ici d'un pays toujours dirigé par une dictature corrompue, assise sur un tas d'or noir découvert dans les années 90, mais dont la population qui vivait honnêtement du temps de la colonisation espagnole croupit maintenant dans la misère.

Léon XIV concluait son récit : « *Chers frères et sœurs, la visite du Pape est, pour les populations africaines, l'occasion de faire entendre leur voix, d'exprimer la joie d'être peuple de Dieu et l'espérance d'un avenir meilleur, de dignité pour chacun et pour tous.* » C'est bien vite dit... Pauvres peuples d'Afrique, terrain d'expérimentations sanglantes des plus folles utopies révolutionnaires.

La réalité, c'est que l'Afrique n'en finit plus de mourir du mirage de la décolonisation, actuellement encore imposé par le capitalo-socialisme franc-maçon malheureusement encouragé par le clergé révolutionnaire et démocrate chrétien, du haut en bas de la hiérarchie. Le pape Léon XIV a renouvelé cette prédication de liberté et d'autonomie contre de « *nouvelles tentations coloniales* » (Alger, 13 avril 2026), de responsabilité, d'épanouissement, de développement intégral, pour une volonté de réconciliation générale, de communion, de dialogue et de paix. Il n'a fait que s'inscrire dans la continuité du Concile et des papes postconciliaires... endossant aussi leur terrible responsabilité.

À peine s'était-il envolé que la guerre recommençait dans le Nord-Mali (25 avril), aux portes de l'Algérie qui n'en est probablement pas tout à fait innocente.

Responsable, Léon XIV l'est tout autant des guerres sanglantes de Trump et Netanyahou, en cela même qu'il met toute son énergie à prêcher sa « *paix désarmée* » tout à fait vainement, puisque ce n'est pas ce que Notre-Dame de Fatima a explicitement demandé, Elle « *à qui la paix a été confiée* » (sainte Jacinthe). Tragique.

En Afrique, il y avait pourtant mieux à faire, pour le salut des âmes et des corps !

LIBERTÉ FILIALE ET COLONISATION.

Au deuxième jour de son voyage en Algérie, le pape Léon XIV a fait pèlerinage à la basilique Saint-Augustin d'Annaba, tout près de l'ancienne Hippone. « *Ce fut l'occasion propice de suivre l'enseignement de saint Augustin : par son expérience de vie, ses écrits et sa spiritualité, il est un maître dans la recherche de Dieu et de la vérité* », a-t-il raconté à son retour à Rome.

Or précisément, c'est dans cet esprit de « *vérité* » qu'un prince de l'Église exhortait naguère gravement ses diocésains :

« La vraie liberté ne consiste pas dans l'indépendance absolue et dans l'anarchie, qui sont des tyrans les plus féroces. Là où il n'y a pas de maître, a dit un docte apologiste, tous sont maîtres, et une nation sans maître est une nation d'esclaves.

« Pauvre peuple ! Pour te flatter on t'appelle souverain ; mais te voyant dans la poussière, devenu l'escabeau des intrigants, qui voulaient s'élever sur ta ruine, logiquement tu t'es rebellé ! Dans le langage de l'Écriture, comme dans celui de tous les peuples, la condition libre par excellence, la plus en opposition avec celle de l'esclavage, c'est la condition filiale. **Être fils et être libre, c'est tout un.** Mais cette condition est subordonnée à l'obéissance ; dans la famille, il y a un sceptre, une autorité, un pouvoir. Devenir libre ne signifie donc pas sortir du rang des esclaves pour entrer en celui des rebelles, mais secouer le joug d'un maître pour passer sous l'autorité d'un père ; c'est quitter le domaine des choses pour celui des personnes, et quitter le servage pour entrer dans la famille. » C'est ainsi que le cardinal Joseph Sarto, patriarche de Venise, résumait le 25 avril 1895 la "question sociale" – et la "question coloniale" est exactement la même : c'est la reconnaissance et la fructification d'une relation filiale.

Voilà précisément l'« *expérience de vie* » de saint Augustin à laquelle faisait allusion Léon XIV. Saint Augustin était de pure race berbère. Ce n'était pas un Européen, c'était un Africain. Mais il ne s'est pas enorgueilli de sa race berbère. Il était citoyen romain, fier de l'être. Saint Augustin, comme d'ailleurs tous ces Numides de l'Empire romain, ont été fiers d'avoir été conquis. Ils n'étaient absolument pas fiers de l'héritage carthaginois. Au contraire, ils respiraient dans la gloire de Rome : citoyens romains ! De même, nous autres, Français, nous avons applaudi à la conquête de César, fiers d'avoir été romanisés parce que nous y avons tout gagné : civilisation et christianisation.

Ce n'est ni orgueil ni paranoïa de reconnaître que l'Afrique ne fut heureuse et prospère qu'au temps de sa colonisation, qu'elle fut romaine ou plus tard française, portugaise, espagnole, belge, et dans une moindre mesure anglaise et allemande.

Or, la colonisation, dit notre Père, est un fait permanent de l'histoire : c'est une loi historique que les peuples les plus forts ou les plus civilisés conquièrent les peuples moins évolués ou plus faibles. Bien qu'aujourd'hui, l'Église ne veuille plus en entendre parler, elle se fait quand même par ceux-là mêmes qui la dénoncent, mais c'est Satan qui en est le maître. Ainsi des USA, d'Israël...

Aussi, au plus loin de la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, du racisme colonisateur de certaines nations, et à l'opposé de la colonisation séculière républicaine, l'idéal d'une colonisation catholique et française est de « faire dépendre toute relation humaine, nonobstant toutes les imperfections et injustices inévitables, de la Révélation évangélique du Père et du Fils dans un même Esprit-Saint de charité », car alors seulement « ces rapports humains sont dignes et justes, féconds et fondateurs de communautés durables et paisibles. » (CRC nº 107, juillet 1976, p. 10).

Coloniser, c'est donc créer un lien durable avec d'autres peuples pour se les unir dans la Chrétienté qui est le règne de Jésus-Christ, suivant en cela la maxime évangélique : « ***Cherchez le Royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît***. » Le surcroît sera donc de « communiquer avec la foi, l'ordre politique, les techniques, les biens matériels de peuples chrétiens évolués à d'autres qui le sont moins ».

Ainsi, « la colonisation ne saurait être qu'une christianisation. Car pour ces peuples comme pour le nôtre jadis, la voie de l'humain passe par la conversion au vrai Dieu et au vrai Seigneur Jésus-Christ, par la douce médiation de l'Immaculée Vierge Marie ! » (*ibid.*)

Lorsqu'aura sonné l'heure, certainement hâtée par le sang répandu de tant de martyrs et d'innocents, du Triomphe du Cœur Immaculé de Marie sur le cœur du Saint-Père, celui-ci aimera davantage nos frères d'Afrique au point de nous rendre à notre devoir de reprendre la charge civilisatrice des populations que le Sacré-Cœur nous avait confiées : « *Va, Fille aînée de l'Église, nation prédestinée, vase d'élection, va porter comme par le passé mon Nom devant tous les peuples et tous les rois de la terre.* » (prophétie de saint Pie X, allocution consistoriale du 29 novembre 1911)

Alors, Notre-Dame d'Afrique reverra ses peuples venir en grandioses processions pour la consoler, et nous y serons, *Si Dieu le Veult !*

frère Sébastien du Cœur de Marie Immaculée.

GEORGES DE NANTES
MARTYR DE L'OBÉISSANCE DE LA FOI
2001-2003 :
LA PRÉPARATION DE LA VICTIME (3)

EN JANVIER **2001,** la "*CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE*" change de titre et prend celui de "*RÉSURRECTION*". En effet, la révélation du troisième Secret de Notre-Dame de Fatima a rempli notre Père d'une immense espérance (*Il est ressuscité* nº 115, mars 2012, p. 20-21). Mais pour parvenir à la résurrection, il faut passer par la Croix, à l'exemple de Notre-Seigneur. À sa suite, notre Père va maintenant gravir les dernières stations de son chemin de croix, pour atteindre le seul "but" auquel il aspire depuis si longtemps : le Ciel !

Or, en cette ANNÉE **2001,** la grande épreuve de notre Père demeure l'état de l'Église, alors que le stylo tombe de ses mains de plus en plus ankylosées par la maladie.

Pour le moment, il n'aperçoit aucun signe de redressement ! Les ténèbres s'épaississent toujours ! Pourtant, il garde cette certitude au cœur :

« *La résurrection ne sera pas proportionnée à ce qui se passera auparavant. Elle arrivera quand Dieu voudra, même si tout nous dit le contraire.* »

En attendant, le combat continue... Mais pour lui, est venu le moment de déposer sa cuirasse et de s'offrir en sacrifice.

OBLATION.

« *On ne va pas au Ciel par les plaisirs. On ne conquiert pas le monde par les armes. On va au Ciel, on conquiert le monde par la mort, et non pas la mort subie, mais* ***la mort offerte****.* » (8 avril 2001)

Sa mort, il y a longtemps que notre Père la prépare et qu'il l'a offerte. Tous ses écrits et sermons en font foi, particulièrement ses *PAGES MYSTIQUES*.

Ainsi celle d'octobre 1968 :

« *Ô mon Seigneur et mon Sauveur, moi aussi je l'entendrai, cet appel mystique, non pas en vertu de mes mérites, mais de votre incomparable amour* [...]. *Ô Jésus, j'ai confiance et j'ai hâte* [...]. *Mourir, oui mourir sera l'ultime liturgie sacrée de notre amour et c'est vous, ô Jésus, mon Sauveur et mon Tout, qui en serez le grand façonnier* [...].

« *Cette heure dernière n'appartiendra plus qu'à vous ! Je laisse à la sainte Providence du Père le temps et la manière, d'avance je les bénis comme je les bénirai éternellement, déjà je les aime parce qu'ils sont miens dans son vouloir éternel. Je vous laisse, ô Jésus,* ***l'oblation et l'immolation de cette misérable victime*** *pour que vous lui en inspiriez les gestes et les paroles qui l'unissent à vous sur la croix...* »

Pour l'instant, ce qui le mine, c'est l'apostasie qui continue de détruire l'Église. Il est poignant de

voir dans quelle détresse intime, dans quel dégoût de tout et de tous, cela le plonge. Il est même tenté de nouveau de suicide, comme à Hauterive :

« *Pourtant, je ne suis pas fou*, confie-t-il, *je ne suis pas déprimé, je ne suis pas fatigué, mais... trois points de suspension ! Tout est de la faute du Pape, quand on le voit se déchausser pour aller prier dans une mosquée ! Si le Pape changeait, cela irait mieux. Tout m'est un effort... Je ne vais pas refaire le coup de la Sarrine* [rivière près du monastère de Hauterive, en Suisse, où il avait été tenté de se jeter, lors de son exil, en 1996]. *C'est une épreuve.* »

C'est la nuit : « *Je ne vois pas comment l'Église va pouvoir sortir d'une telle crise : à part un miracle de la Sainte Vierge qui, de ce chaos, ferait toutes choses nouvelles. Tout ce qui se passe est indigne ! C'est impensable ! Autrefois, dans toutes les hérésies, des hommes ont compris ce qui se passait et ont dénoncé ces erreurs. Mais là !* »

LE 6 MAI **2001,** le journal *LA CROIX* publie récits et discours du voyage du Pape en Syrie. Notre Père nous avoue que, pour lui, « *cela est très lourd à*

porter moralement ». Qu'aurait-il dit de celui de Léon XIV en Algérie !

Et quelques jours après : « *Nous sommes dans un passage difficile, notre vie est engagée dans la plus monstrueuse affaire de l'histoire de l'Église. Il n'y a qu'à lire saint Paul, les Évangiles, l'Apocalypse pour savoir que c'est le règne du diable qui s'installe sur la terre. Il a mis deux cents ans pour y arriver... Cela remonte à 1944, pour la France, et même en deçà. Il s'installe partout* [...]. *Mais Jésus nous dit de ne pas nous effrayer, de nous réfugier sous le manteau de la Sainte Vierge, sur le Cœur de Jésus. Sur le Cœur de Jésus, on trouve la Sainte Vierge. Et sous le manteau de Marie, on trouve le Cœur de Jésus.* »

AGONIE POUR L'ÉGLISE.

Surmontant l'angoisse qui l'étreint, notre Père a encore la force de marcher en tête de NOTRE CORTÈGE DE JEANNE D'ARC, **LE 13 MAI**. Il a belle allure, bien droit, malgré la chaleur, appuyé sur sa canne, marchant au pas lent du défilé. Ensuite, la fatigue ne l'empêche pas de célébrer la messe, à la Mutualité. Deux heures de cérémonie, avec un sermon sur l'*APOCALYPSE*, qui émeut l'assistance !

Peu après, le conflit avec les territoires palestiniens prend une tournure dramatique : c'est la guerre ! Quel démenti aux discours du Pape en Syrie !

« *Tout est effroyable ! Nous allons vers des moments très difficiles*, nous dit notre Père... *La résurrection de l'Église va venir vite, par une intervention miraculeuse du Ciel, intervention semblable à celle qui eut lieu lors de l'élection de Jean-Paul Ier... Le Bon Dieu n'agit pas tout de suite pour que l'aberration de Jean-Paul II soit flagrante pour tous. Patience !* »

Plus tard, à propos du Consistoire qui vient de se tenir à Rome et des décisions du Pape, il nous dit avec angoisse : « *Je ne vis plus... Quand est-ce que cela va finir ! Il faut faire confiance à la Sainte Vierge.* »

Ému de voir le Père dans un tel état, j'écris à nos frères et sœurs du Canada : « *Pauvre Père. Après avoir vu venir, dénoncé, expliqué la crise de l'Église,* ***il en souffre maintenant la Passion****, physiquement.* »

Cependant il n'abdique rien de son combat pour la foi, qui l'oppose au "mystère de l'Antichrist" en la personne de Jean-Paul II. Terrible "agonie" !

Il s'écrie : « *Jamais aucun mensonge ne pourra se prévaloir d'aucune infaillibilité. Alors, Très Saint-Père, pour l'amour de Dieu, retirez-vous !* » (cf. *RÉSURRECTION* nº 6, "*IL FAUT QUE JEAN-PAUL II PARTE*", juin 2001, p. 22)

Lorsque, le 3 juin, Jean-Paul II béatifie son prédécesseur Jean XXIII, notre Père dénonce cette cérémonie comme une imposture et accuse le Pape de vouloir préparer sa propre béatification ! Ce qui s'est vérifié !

C'est alors que, **LE 11 JUIN**, éclate la nouvelle du "*Recours rejeté à Rome*". L'article de l'*EST-ÉCLAIR* dénigre notre Père, qui nous confie : « *Il faut continuer à combattre pour la foi, dans une effroyable solitude.* »

LE 14 JUIN, l'*EST-ÉCLAIR* publie un "COMMUNIQUÉ" DE L'ÉVÊQUE, avant même que celui-ci ait promulgué sa décision de renouveler les sanctions prises par son prédécesseur le 1er juillet 1997 : suspense et interdit !

Le visage de notre Père exprime un impressionnant accablement : « *Je suis toujours écrasé quand une chose semblable arrive... Mais là, ça me fait un effet terrible... Si ça continue comme ça, le sommet de l'injustice surviendra au sommet de notre fidélité : plus nous serons inquiets pour nous, pour notre famille, plus nous serons près du moment où le Christ va manifester sa gloire. Nous avons le droit de penser que des miracles se feront. C'est plus long qu'on ne croit, mais pour le Bon Dieu, rien n'est long...* »

Le lendemain il dira, les larmes aux yeux : « *Depuis hier, je suis excommunié...* » Et au chapitre : « *Je suis oppressé... Notre action est un combat que Dieu veut et que nous ne devons plus lâcher. Alors, c'est un devoir pour nous de lutter contre les gens qui tuent l'Église.* »

Son tourment vient de la perspective de voir notre évêque, Mgr Stenger, lui interdire de célébrer la Messe : « *C'est une angoisse, chaque matin.* »

Notre Père ne doute aucunement du bien-fondé de son combat de Contre-Réforme, mais un désarroi intérieur le saisit souvent, car il ne sait plus s'il a encore le droit de célébrer la Messe. Incertitude qui le fera souffrir jusqu'à la fin, et que nous n'arriverons pas à apaiser.

Toute sa vie, célébrer la Messe a été la joie, la consolation et la force intime de notre Père, et la nôtre ! Mais voilà que le Bon Dieu permet qu'elle devienne son tourment ! Deux prêtres qu'il estime, et qui ne le méritent pas ! lui ont dit qu'il n'avait sans doute plus le droit de célébrer la Messe. Il n'en faut pas plus pour jeter notre Père dans de grandes angoisses intérieures... La maladie lui ôte-t-elle la capacité de remettre ces messieurs à leur place ? ou le Bon Dieu permet-il que le démon en profite pour le tenter de découragement ?

Il aurait fallu l'autorité d'un confrère compatissant ou d'un bon évêque pour le rassurer... Mais, en ces années-là, à part son ami le Père Krémer, pas un prêtre ne vint le visiter !

Hanté par ce doute sur la légitimité de sa Messe, il m'en parle souvent le matin, comme s'il y avait pensé toute la nuit. Un jour, il me dit : « *Nous désobéissons à Dieu.* » (22 octobre 2001)

Je fais une petite invocation au Saint-Esprit pour savoir que lui répondre, et je lui dis : « *Mon Père, que faut-il faire pour obéir à Dieu ?* »

Il réfléchit et dit : « *Je ne sais pas quoi vous répondre* », bien content de rester coi !

Son épreuve est de se croire en dehors, à force de se l'entendre dire, alors qu'au contraire, il demeure au cœur de l'Église pour la défendre contre ses ennemis intérieurs.

Le 31 juillet, il s'exclame, plein d'anxiété : « *On est perdu... Pas un prêtre pour nous, pas un pour me donner les sacrements. Cela entraîne des conséquences multiples dont je suis effrayé* [...]. *Et moi qui dis la Messe, parce que je m'autorise de la dire, mais on m'a dit que je n'avais pas le droit.*

« *Il y a longtemps que cela fait mon supplice, depuis des nuits et des jours.* »

Le 7 août : « *S'il faut nous priver de Messe par la nécessité, ce sera pour glorifier Jésus-Christ dans son Eucharistie, parce que nous serons restés fidèles à la vraie foi... Si on doit être privé de Messe, cette contrainte sera une affirmation de notre foi, comme les martyrs qui disaient : "Le martyre plutôt que la souillure !"* »

APOSTASIE GRANDISSANTE.

Notre Père reste toujours très calme en disant ces choses tragiques, mais on le sent profondément angoissé, écrasé par le poids de ce combat qu'il vit dans toutes ses dimensions. Il est comme aux prises avec le diable. Son visage et sa voix sont très impressionnants. De poignantes réflexions révèlent toute la souffrance de son âme :

« *C'est effrayant, mais il ne faut pas perdre courage. On peut penser que la Sainte Vierge finira par tourner les yeux vers nous avec bienveillance.*

« *Nous espérons que la Sainte Vierge va s'émouvoir pour son Église, dans un temps pas trop éloigné... Mais nous attendrons aussi longtemps qu'il faudra, avec les forces que Dieu nous donnera... Nous n'aurons pas eu un séjour terrestre très réjouissant, mais une autre Maison nous attend. Quel mystère ! Comment tout cela va-t-il finir ?* »

Après avoir échangé les mauvaises nouvelles du jour : « *Il faut se dire, dans tout cela, que la Sainte Vierge se tient à la porte et qu'Elle va bientôt rentrer, afin que toutes ces choses ne nous entraînent pas dans le désespoir. Il se trouve que nous avons confiance en la Sainte Vierge, qu'Elle est là et allume des lumières, et nous, nous savons les reconnaître.*

« *Demain, j'espère avoir plus de force et de courage... Finalement, la vie passe si vite. Heureusement qu'il y a le Ciel. Comment tout cela finira-t-il ? Il n'y a plus que la Sainte Vierge qui peut nous sauver !*

« *Je suis écrasé par la pensée de la pourriture et du désordre injustifiable de l'Église. Pendant la Messe, il y a quelques jours, je pensais : "Seigneur, où est votre Église ?" Mais on n'a pas le droit de penser ou de dire qu'elle n'existe plus. Alors, de nouveau, c'est la bagarre !*

« *Nous sommes écartelés entre une soumission à la hiérarchie, qui serait une apostasie, et un avenir qui sera la perte de tout. Heureusement que nous sommes du côté de la Sainte Vierge et de tous les saints du Ciel !*

« *Je souffre de tout ça. Notre monde est fou, et dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Or, que Dieu laisse faire tout cela ne peut pas être considéré comme une volonté stable de Dieu. Mon Dieu, donnez-nous quelque chose de bon !* »

Apprenant que le Pape a dit au lendemain de l'attentat du 11 septembre 2001 : « ***Hier est un jour sombre dans l'histoire de l'humanité, un coup terrible a été porté à la dignité de l'homme*** », notre Père est saisi par l'irréligion de ce propos :

« *Il faut vraiment que Jean-Paul II ait fait un pacte avec le diable. C'est effrayant ! Il tue la religion.* »

Le 17 septembre, notre Père me dit : « *Je perds la tête. Vous le direz aux frères et aux sœurs. C'est une catastrophe. C'est la fin de notre œuvre.*

– *Non, mon Père !* lui répondis-je. *La Sainte Vierge doit avoir ses vues.*

– *Oui, c'est vrai. Bien sûr !* »

PERSÉCUTIONS.

De son côté, l'État républicain n'abandonne pas sa traque. **Le lundi 8 octobre 2001,** nous entrions en retraite de communauté. À 9 h du matin, un déploiement de

dix-huit gendarmes investit nos maisons, avec ordre de perquisition sur cinq *chefs d'accusation* : « Faux et usage de faux, abus frauduleux de situation de faiblesse, abus de confiance, travail non salarié, blanchiment d'argent provenant d'un délit » !

Le Père, malgré sa santé défaillante, frère Gérard, mère Lucie et moi-même sommes emmenés et placés en garde à vue. Le Père sera relâché vers 19 h, mère Lucie vers 23 h, mais frère Gérard et moi sommes retenus en prison jusqu'au lendemain. Pendant ce temps, à la maison, les gendarmes interrogent un à un les frères et les sœurs...

Tout cela aboutira à un non-lieu, pour quatre chefs d'accusation sur cinq. Le cinquième, touchant le travail, fera l'objet d'un procès en correctionnelle... que nous gagnerons d'une manière éclatante, comme il est raconté dans *Il est ressuscité* (nº 34), de mai 2005, sous le titre : "*La secte a perdu !*" À lire !

Pour notre Père, cette perquisition fut un traumatisme de plus : « *Il n'en sortira que ce que le Bon Dieu voudra*, nous dit-il. *Mais la Sainte Vierge nous fait sentir sa protection. Elle nous protège visiblement ! Il faut avoir confiance. En effet, il faut être prêt à tout quitter d'un coup... un jour. La soudaineté de la tempête du lundi 8 octobre nous est une leçon.* »

Et il ajoute : « *Quant à moi, le Bon Dieu me fait passer par des voies bien douloureuses, mais ce sont sans doute les meilleures pour moi. Encore faut-il bien les accepter. Certains jours, c'est difficile. Le Bon Dieu ne me dit rien.* »

« *Il ne me reste plus qu'à passer par le martyre maintenant. Ce sera comme le Bon Dieu voudra ! Nos ennemis sont allés trop loin : d'un côté, c'est démesuré et cela ne pourra nous nuire, car c'est trop ! De l'autre, c'est le signe qu'ils ne s'arrêteront pas là et qu'ils mettront tout en œuvre contre nous...* »

MALADIE DE PARKINSON.

Le "martyre" sera celui d'une longue maladie.

Trois jours après la perquisition, **LE 11 OCTOBRE 2001,** notre Père fait une première lourde chute, en trébuchant sur les dernières marches du perron de la maison Saint-Joseph : élongation, froissements intercostaux, plaies. La radio révèle une fracture d'une côte droite et beaucoup d'arthrose. Notre Père en souffre, mais prend la chose avec humour : « *C'est irrémédiable, donc je suis vieux pour l'éternité !* »

Le médecin prescrit aussi un scanner cérébral qui ne révèle rien d'anormal.

De plus en plus effrayé de l'état de l'Église, notre Père ne se décourage pas et se tourne une fois de plus vers la très Sainte Vierge. **LE 16 NOVEMBRE,** il nous demande de commencer une neuvaine de supplication à cette tendre Mère « *pour qu'Elle intervienne, car nous périssons. Qu'Elle ait pitié de nous et ne laisse pas le monde à la dérive. Nous avons mérité la colère de Dieu, à cause de tous les blasphèmes qui sont proférés en ce moment contre Elle, tant de la part des impies que des catholiques. Nous allons commencer une neuvaine à la Sainte Vierge, en disant le plus possible de chapelets pour lui demander de venir au secours de son Église et de chacune de nos âmes.* »

Depuis, chaque matin, après laudes, nous récitons un premier chapelet en communauté. Quelques jours plus tard, il nous dit : « *Nous attendons impatiemment sur le bateau qui coule, que la petite main de la Sainte Vierge nous sauve. Je tâche de la persuader que c'est le moment urgent d'intervenir. Cela viendra, c'est sûr ! Mais souvenons-nous de Béthulie : on ne doit pas mettre de délai ! Celui qui persévérera jusqu'à la fin ira au Royaume de Dieu... D'où intensifions notre ferveur dans nos chapelets.* »

LE 20 DÉCEMBRE 2001, le neurologue diagnostique enfin **la maladie de Parkinson.** Notre Père accepte sereinement le verdict :

« *Je sais maintenant ce qui m'attend...* »

J'écris alors à nos amis :

« Plus que la maladie de Parkinson, ce qui mine notre Père, c'est la dépravation intellectuelle et morale de l'Église. Et à nous, ses enfants, il apparaît comme l'image vivante du Cœur agonisant de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie "*en grand chagrin*". Nous n'aurions certainement pas pris la mesure de la gravité du mal si nous n'avions vu notre Père si affligé jusqu'à être tenté même de perdre la foi, mais toujours se relevant, les yeux fixés sur les mains de l'Immaculée. Peut-être enfin cette maladie, qui est aussi celle du Pape, est-elle précisément destinée à racheter celui qui, aujourd'hui, perd l'Église et pour lequel notre Père est prêt à donner sa vie ? »

Ce sera désormais un lent dépouillement de toutes ses facultés, un long chemin de croix dont les nombreuses hospitalisations formeront les douloureuses stations.

Au sujet de sa maladie, LE 6 AVRIL 2002, notre Père confie : « *C'est vraiment une mort ! Petit à petit, les frères me remplacent pour tout. Mais aussi, quelle grâce que cette intime collaboration entre nous.* »

Et cette "mort" le plonge dans une éprouvante "nuit" spirituelle, comme il l'exprime, en ces jours-là, par cette émouvante paraphrase du *Cantique Spirituel* de saint Jean de la Croix, qu'il laissera inachevée :

1. Jésus, où es-tu ? Mon Dieu disparu,
   Où ? Pourquoi êtes-vous parti,
   tandis que je dormais d'amour
   entre vos bras ? Je suis sorti sur le seuil,
   j'ai crié ! Mais toi, à grandes enjambées
   tu marchais jusqu'au bout du monde,
   sans te retourner... Où es-tu maintenant ! [...]

2. Ô mon père, ô ma mère, ô mes frères,
mes sœurs dont le souvenir
rafraîchit mes lèvres desséchées,
vous qui l'avez connu, si vous
le voyez encore, si vous le rencontrez,
dites-lui mon désarroi, ma peine,
mais ne lui cachez pas qu'encore
je l'aime et ne veux que lui sur la terre
et sans retour.
3. Mais quel est ce chemin ?
Qui me le montrera ?

Malheureusement, je ne peux retracer en détail tant de paroles édifiantes et de faits exemplaires dont nous avons été les témoins privilégiés !

Ce sont ses "*Novissima verba*".

Le 13 septembre 2002, l'épreuve le frappe encore. Alors qu'il rentre tout juste de son voyage au Canada, frère Pierre lui téléphone pour lui apprendre que **frère Hugues du Christ-Roi est décédé subitement,** dans la nuit, d'une crise cardiaque. Bouleversé, notre Père pleure son neveu et fils tout en se réjouissant surnaturellement à la pensée qu'il est parti pour le Ciel.

Le chagrin de ce deuil est aggravé par la décision que prend Mgr Veillette, évêque de Trois-Rivières, pourtant si tolérant à l'ordinaire ! Influencé par l'évêché de Troyes, il nous traite comme une secte et refuse d'accorder une sépulture à notre défunt, interdisant toute cérémonie dans son diocèse ! Ainsi, jusque dans le Ciel, notre frère poursuit le combat de Contre-Réforme et demeure un "signe de contradiction". Mais quelle douleur pour notre Père qui, malgré tout, conseille à frère Pierre de se soumettre à l'arbitraire de l'évêque : « *Rugir, se justifier, n'est pas bon ! C'est l'Église qui a parlé, il faut se soumettre ; nous n'avons qu'à souffrir, être persécutés*.

« *Le tout pour nous, c'est de plonger nos cœurs dans les Cœurs de Jésus et de Marie !* »

Pour notre Père, une nouvelle fois, le choc émotionnel est profond. Cette « *blessure du cœur* » a certainement entraîné une aggravation de la maladie.

Le 24 octobre 2002, dans l'après-midi, notre Père monte se reposer dans sa cellule... et ne redescend pas. Vers 18 h 30, frère Gérard s'inquiète et le trouve gisant à terre, près de son lit, dans un état impressionnant. Depuis combien de temps est-il ainsi ? Que s'est-il passé ? Nous ne savons pas.

Notre Père est hospitalisé d'urgence et le médecin diagnostique une importante évolution de la maladie. Il me prévient que l'état de notre Père est grave, que nous aurons à prendre des mesures. Il nous avertit de nous préparer au pire d'ici six mois ou un an...

De retour le 1er novembre, notre Père reste alité. Chacun reçoit la permission de lui faire une petite visite. Il confie alors ce qu'il vient de souffrir, tant au physique qu'au spirituel, et qui lui fait souhaiter mourir :

« *Oui, ce fut très dur. J'ai pensé à tous ces gens qui sont plongés, non pour quelques jours, mais pour toute leur vie, dans ce monde sans Dieu, où tout le monde est contre vous et vous veut du mal. Cela m'a rapproché un peu, un tout petit peu de tous ces gens qui souffrent tant. Cela m'a fait faire un progrès spirituel... Il faut méditer sur le martyre. Et ce n'est pas fini... si ce pouvait être pour le Ciel... Mais, dans de tels moments, le démon est là et il faut faire attention à ne pas tomber dans ses pièges.* »

« *À l'hôpital, c'était comme saint François d'Assise. C'était mon Alverne. J'ai eu le cœur transpercé. Je le sentais venir et je le désirais, ça fait longtemps que je souhaite que la troisième partie de ma vie finisse comme ça. Ce sera comme Dieu voudra.* »

N'avait-il pas écrit, en 1974 :

« En moi, le sang se coagule, ma force s'est retirée, comment me lèverai-je ? Mais Jésus est là qui me fait signe [...]. Soyez assez bon pour me tendre la main et pour me relever [...]. Marchons. Il faut avancer vers cette mort, mourir chaque jour, enfin mourir un jour, sans comprendre, en aimant seulement Celui qui, devant moi, homme de misère comme moi, porte sa croix, chancelle lui aussi et tombe pour se relever de nouveau. C'est la vie ! Celle qui passe et comptera pour l'éternité. Car la vraie vie est autre, au-delà du voile que je vais maintenant déchirer. Pitié pour nous dans cette vie éternelle ! Marchons. Bientôt il essuiera les larmes de nos yeux, la sueur de nos fronts et le sang. Ce bon Père. » (*Page Mystique, deuxième nocturne*, CRC nº 78, mars 1974, p. 16)

De son côté, notre médecin insiste : « À partir de maintenant, il va falloir surveiller de très près l'abbé

et limiter au maximum les risques de chute, la nuit surtout... Évidemment, tout cela va vous demander une réorganisation générale. » (12 novembre 2002)

De fait, à partir de ce jour, nous ne quitterons plus notre malade, ni le jour ni la nuit. Nous nous relayerons pour veiller sur lui continuellement.

Le 22 novembre, alors qu'il a retrouvé quelques forces et peut célébrer la Messe, il a brusquement l'impression de perdre la vue quelques instants. Il nous confie ensuite : « *J'ai dit à Notre-Seigneur que, quand le moment serait venu, j'étais prêt à tout ce qu'Il voudra...* » Il envisageait bien qu'un jour, il n'aurait plus la force de dire la Messe...

Le 2 décembre 2002, j'avertis la communauté : « Il y a vraiment une aggravation. C'est le *chemin de Croix* que notre Père nous avait annoncé en 1996, mais nous ne pensions pas que ce serait cela. Quand on voit notre Père marcher ainsi, d'un pas vacillant, on pense à Notre-Seigneur portant sa Croix... Et il n'y a pas de guérison à espérer, pas d'autre sortie que la Croix ! »

Le lendemain, notre Père est de nouveau hospitalisé, jusqu'au 11 décembre. En plus de la maladie de Parkinson, le médecin décèle "des corps de Léwy disséminés". De nouveau, le neurologue m'explique que le cas est grave et qu'il faut nous préparer au pire, à brève échéance. Bien conscient de son état, notre Père nous dit à son retour : « *Le Bon Dieu veut cette maladie dont l'évolution sera inexorable. Ce sera une grande épreuve. Mais cette épreuve est une grâce...* »

Et le 26 décembre : « *Je m'abandonne à Dieu.* »

Le Père de Foucauld a écrit : « Notre anéantissement est le plus sûr moyen de notre sanctification. » Ainsi, notre Père a été bien sanctifié par sa maladie.

À partir de janvier 2003, il a de plus en plus de mal à s'exprimer. Il ne sait plus où il est, et se croit au milieu des frères du Canada.

Il se rend compte que « *sa tête s'en va* » : « *Je ne comprends rien* », dit-il en regardant le tas de lettres que le frère a déposé devant lui, sur son bureau.

Notre Père n'a plus de ressort physique, mais ses pensées se concentrent toujours sur l'Église qui est le tout de sa vie. Comme je travaille auprès de lui, il me regarde écrire avec une attention soutenue. Un jour, il me dit : « *Tu prends ton stylo et toc, toc, toc ! N'hésite pas à leur foncer dedans !* »

Au terme de la lutte, il gravit maintenant la « ***montagne escarpée*** » du troisième Secret, mais c'est toujours et plus que jamais une œuvre de Contre-Réforme pour l'Église...

« *Il faut que je m'occupe de mon âme, maintenant. Je veux la remettre entre les mains de Dieu, par l'intermédiaire de la Vierge Marie.* »

Son âme semble plongée dans la nuit. « *Je cherche mes lumières* », me dit-il le 15 mars 2003. En effet, toute sa vie, nous l'avons entendu dire qu'il était assisté par des lumières particulières pour écrire, et nous en avons été les témoins. Cependant, maintenant qu'il nous a tout donné, il n'a plus besoin de ses lumières, mais il est là, avec toute sa résignation : c'est le plus beau ! Et il regarde la Sainte Vierge ! Comme toujours, elle lui redonne courage... « *En disant : "**maintenant et à l'heure de notre mort**..." je médite sur ma mort ; ma mort, c'est une seule chose, un seul acte de ma vie, mais un acte d'une importance écrasante. Pour moi, j'aime bien ces derniers mots de l'**Ave Maria**, parce qu'ils terminent d'avance le dernier **Ave Maria** que je veux être ma dernière prière...* » (Sermon du 9 août 1999, commentaire de l'*Ave Maria*)

En avril 2003, une profonde escarre apparaît sur les chevilles et va le faire souffrir plusieurs mois. De plus, il supporte difficilement les effets secondaires des traitements médicaux.

« *Je ne tiens plus sur mes pieds... Je ne peux plus tenir mon stylo... et quand je le tiens, je ne peux plus écrire.* » Avec un geste montrant sa tête : « *Je mélange toutes mes affaires et je perds énormément la mémoire. On dit que cette maladie n'est pas mortelle, mais...* » Sous-entendu : c'est pire qu'une mort !

Cependant, durant cette année 2003, notre Père arrive encore à célébrer la sainte Messe, de temps en temps, quand il se sent un peu mieux, ce qui étonne beaucoup notre médecin traitant. Mais notre Père a de plus en plus de difficulté, même assisté, secondé de très près par frère Gérard. Cela l'attriste profondément. Encore un détachement !

Témoignage de frère Christian.

Écoutons le frère infirmier nous parler de son malade : « À son lever, il fait un beau signe de Croix. De ces signes de Croix qui en disent long ! On sent que ce n'est pas le moment de parler, ou le moins possible. Notre Père est occupé à autre chose. Souvent, il demeure assis sur son lit, silencieux, durant un bon moment. »

« Notre Père nous avait dit un jour que le sourire continuel était "une vertu cardinale". À cette époque, alors qu'il souffre depuis longtemps déjà, il pratique souvent, héroïquement, cette grande vertu. Combien de fois, son incomparable, son merveilleux sourire nous a réjouis, nous a redonné courage et nous a bouleversés...

« Bien qu'il ait de grandes difficultés pour parler, il ne manque jamais de remercier avec empressement du moindre petit service rendu. "*Merci ! Merci !*"... "*Merci de m'avoir prévenu...*" "*Merci de m'avoir aidé...*" Confusion du frère... »

Pour ses promenades dans le parc, le Père accepte maintenant d'utiliser un fauteuil roulant, car il marche avec peine. Pour les repas, il descend encore au réfectoire, mais cela le fatigue :

« Sur le seuil du réfectoire, le plus souvent un beau sourire éclaire son visage de plus en plus res-

semblant à celui de Monsieur Martin ou, à d'autres moments, à un portrait de saint François de Sales. Il bénit la table ou nous bénit tous dès l'entrée, en disant "*Bonjour, mes enfants !*" ou "*Bonjour, mes frères !*" Il est tout confus d'avancer vers sa place si lentement et de nous faire attendre : "*Excusez-moi !*" dit-il. Comment ne pas admirer ce rude chemin de croix, sa patience, sa docilité, sa reconnaissance envers tous et pour tout... »

« Quand on lui rend une petite visite, on n'a plus avec lui de conversation à proprement parler, car notre bien-aimé Père ne dit presque rien, à peine quelques mots. Mais il acquiesce habituellement de son regard si expressif, ou d'un petit signe de tête, à tout ce qu'on lui dit. Les expressions graves de son beau visage un peu émacié signifient, presque mieux que des paroles, son attention très soutenue, son assentiment, son adhésion entière et profonde...

« Notre Père monte souvent se reposer dans sa cellule. Il aime se tourner vers la grande cheminée de marbre sur laquelle est posée la petite statue de Notre-Dame de Lourdes, entourée de deux bouquets de fleurs. Instinctivement, il regarde souvent vers ce petit autel pour réciter l'*Angélus* ou le chapelet... ou méditer silencieusement.

« Une nuit, au cours d'une de ses insomnies, un frère l'a surpris se levant sans bruit, à grands risques et, s'approchant mystérieusement de ce petit autel improvisé, y demeurer quelques instants, y consulter l'heure, avant de se recoucher, toujours sans le moindre bruit.

« Comme il se sent bien soutenu par Celle qu'il a tant aimée et servie toute sa vie ! Un jour, au frère qui lui tend son chapelet, il dit : "*Heureusement qu'Elle est là !*"

« Un autre matin, soucieux : "*Je voudrais bien faire la volonté du Bon Dieu.*" Le frère essaie de lui dire doucement que c'est bien exactement ce qu'il fait... »

Pendant l'automne 2003 et au début de l'hiver, les journées éprouvantes alternent avec de meilleurs moments, mais, dans l'ensemble, il va plutôt bien.

Dans un prochain article, nous verrons que dès 2004, l'état de notre Père a empiré : sa maladie a évolué sur le plan neurologique d'une façon impressionnante. Il est semi-comateux, plongé dans une nuit des sens et de l'esprit irréversible. Il ne communique guère que par sourires, rares, mais qui illuminent son beau visage serein, paisible, comme absorbé par une tâche : celle de souffrir et offrir cet état physique et mental d'anéantissement. Victime pour le salut de l'Église, après avoir lutté toute sa vie pour elle, avec une alacrité, une puissance incroyables, au milieu des persécutions qui, jamais, ne l'ont abattu !

frère Bruno de Jésus-Marie.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2025

LA GRANDE NOUVELLE DU RÈGNE DE L'IMMACULÉE

HUITIÈME CONFÉRENCE :

DE LA GROTTE AU CHÊNE-VERT
LA VICTOIRE DE L'IMMACULÉE

Après la funeste révolution de 1830, qui entraîna l'abdication du roi Charles X et son exil, la Vierge Marie est devenue Régente de France, intervenant dans l'histoire de notre pays par de nombreuses apparitions, comme celles de La Salette et de Lourdes, qui contribuèrent à y maintenir et y renforcer la foi et la dévotion, parce que l'évêque du lieu en a reconnu le caractère surnaturel et que la meilleure part du clergé français fit passer le message dans le peuple fidèle. Cependant, en raison de la sournoise opposition des libéraux catholiques, ces apparitions n'ont pas eu un effet décisif jusque dans le domaine de la politique, que Satan a investi en France depuis 1789 et où il règne encore aujourd'hui en maître. De surcroît, d'autres manifestations et demandes de la Vierge ont rencontré l'indifférence et même l'hostilité des autorités ecclésiastiques. Si bien qu'à Pellevoisin, le 15 septembre 1876, la Sainte Vierge confiait à Estelle Faguette : « ***La France, que n'ai-je pas fait pour elle ? Que d'avertissements, et pourtant elle refuse encore d'entendre.*** »

C'est une des raisons qui conduisit la Vierge Marie à révéler le grand dessein divin de grâces et de miséricorde pour les derniers temps, non pas en France, mais au Portugal, que l'on pourrait qualifier de nation "fille de la nôtre", étant donné les circonstances de sa fondation. En effet, à la fin du onzième siècle, Henri de Bourgogne participa à la *Reconquista* de la Nouvelle Castille, avec des chevaliers français. En récompense, Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, lui accorda en mariage sa fille Thérèse, qui lui apporta en dot la région reconquise, d'où naîtra le Portugal, quelques années plus tard, en 1140. Les Portugais sont donc nés Croisés et Français !

Cette nation était prédisposée à recevoir des révélations de l'Immaculée, parce que son histoire est une histoire sainte. Après l'avoir rappelé, nous verrons ce que les apparitions de Fatima apportent de nouveau par rapport à celles du dix-neuvième siècle. Ensuite, nous constaterons que le Portugal a satisfait en partie aux volontés divines ; donc, il a joui de l'accomplissement des promesses célestes, du moins pour un temps, annonçant et illustrant ainsi ce que notre Père du Ciel veut accomplir dans le monde entier.

L'IMMACULÉE, REINE DU PORTUGAL

Dès le douzième siècle, l'histoire du Portugal fut imprégnée de la surnaturelle présence de la Vierge Marie qui noua une alliance avec cette nation. Ce sont les aides décisives de la Reine du Ciel qui permirent à ses rois de préserver l'indépendance de leur pays en remportant des victoires militaires quasi miraculeuses (Frère François, *Fatima, salut du monde*, éd. CRC, p. 15-17).

Les Portugais se sont distingués par leur croyance en l'Immaculée Conception dont la fête fut célébrée dans certains diocèses, comme ceux de Coïmbre, de Lamego, de Lisbonne, à partir des années 1320. De surcroît, des inscriptions très anciennes, gravées sur pierre, et des peintures rustiques sur de vieux murs de fermes ou sur des rochers témoignent de leur foi en l'insigne privilège de la Vierge Marie.

Au dix-septième siècle, le serment de défendre la doctrine de l'Immaculée Conception fut prêté lors de plusieurs synodes diocésains, convoqués par les évêques de Guarda (1634), de Braga (1637) et de Coïmbre (1639).

À cette époque, le pays étant retombé sous la domination de la Castille, le duc de Bragance, proclamé roi sous le nom de Jean IV en 1640, restaura l'indépendance nationale. Dans les batailles successives qui l'opposèrent aux Espagnols, Notre-Dame lui accorda une protection tangible, donnant la victoire à ses armes.

En reconnaissance, huit ans après la consécration de la France par Louis XIII, le roi consacra sa nation à la Vierge Immaculée : le 25 mars 1646, il proclama Notre-Dame de la Conception, de Vila Viçosa, Patronne et Reine de son royaume. Joignant le geste à la prière, il déposa sa couronne et la remit à Notre-Dame. Par la suite, ni les rois ni les reines du Portugal ne porteront leur couronne sur leur tête, la gardant simplement auprès d'eux, signifiant par là que la vraie Reine du Portugal, c'est la Vierge Marie.

Jean IV s'obligea par serment à professer et à défendre, au prix même de sa vie, la doctrine de l'Immaculée Conception, sous la réserve de l'agrément de l'Église. Le prince héritier et les Cortès, c'est-à-dire

les chambres des représentants du royaume, s'associèrent à son serment. Enfin, pour perpétuer le caractère national de son vœu, le roi ordonna qu'aux portes des villes fût gravée une inscription le rappelant.

Quelques mois après le roi, à Coïmbre, le recteur de l'université, ses professeurs et tous ses membres firent solennellement le serment de défendre, lire, enseigner et prêcher publiquement que la Mère de Dieu avait été préservée de la tache originelle. Et il fut décrété que, dorénavant, l'université ne conférerait les grades académiques qu'à ceux qui prêteraient ce serment.

La Vierge de Vila Viçosa.

Le roi Jean IV proclama Notre-Dame de la Conception, de Vila Viçosa, Patronne et Reine du Portugal le 25 mars 1646, en la solennité de l'Annonciation. Le sanctuaire de Vila Viçosa est situé au centre-est du pays et sa Vierge est encore très honorée, chaque année, le 8 décembre.

LE RECOURS À NOTRE-DAME DE LOURDES CONTRE LA FRANC-MAÇONNERIE.

À partir de la cruelle tyrannie du marquis de Pombal, au dix-huitième siècle, le Portugal fut en grande partie dominé et asservi par la franc-maçonnerie.

Cependant, les meilleurs Portugais demeurèrent fidèles à leur Reine. Au dix-neuvième siècle, ils accueillirent avec un merveilleux enthousiasme la définition du dogme de l'Immaculée Conception par le bienheureux pape Pie IX en 1854. Puis ils manifestèrent une ardente dévotion pour Notre-Dame de Lourdes, se rendant en France, jusqu'à la Grotte, malgré les difficultés du voyage.

À leur arrivée, rapporte le chroniqueur des *Annales de Lourdes*, « on regarde avec curiosité le visage énergique et basané des hommes, les mouchoirs et les écharpes multicolores des femmes, on écoute cette langue originale, sœur de la langue castillane, et qui, néanmoins, s'en distingue profondément ».

Lors du grand pèlerinage de mai 1878, deux Portugais furent guéris miraculeusement. En effet, le Père Antoine Jean-Baptiste Assomption, du diocèse de Leiria, âgé de soixante-trois ans, avait toujours été myope. En raison d'une cataracte incurable, il perdit complètement la vue en 1856. Vingt-deux ans plus tard, le 18 mai 1878, à Lourdes, il fut plongé dans l'eau des piscines. Tout à coup, il entrevit une lueur qui provenait d'une petite fenêtre. Il recommençait à voir, il était guéri. Dans la soirée, deux médecins constatèrent qu'il lisait facilement toute espèce de caractères, malgré la cataracte qui existait encore. Mais elle aura bientôt disparu.

« Le lendemain, le bon prêtre reprit la célébration de la messe du jour, ce qu'il n'avait pu faire depuis vingt ans !

« En même temps que le prêtre aveugle, on avait transporté à la piscine une pauvre femme, Marie des Douleurs, aide au couvent de Chelles des Augustines de Lisbonne. Âgée de quarante-huit ans, elle était entièrement paralysée du côté droit depuis cinq ans : elle ne pouvait ni marcher ni se tenir debout. Descendue dans la piscine, elle en sortit quelques instants après et, seule, sans aucun appui, elle courut à la Grotte joindre son action de grâces à celle du Père Assomption. »

Ces pèlerinages et ces miracles réveillaient la foi des Portugais et confondaient l'incrédulité. Cependant, au début du vingtième siècle, deux ans après l'assassinat du roi Carlos Ier et du prince héritier par deux carbonari, la Révolution triompha rapidement à Lisbonne : la République y fut proclamée le 5 octobre 1910. Les francs-maçons, réorganisés par Afonso Costa, ayant pris le pouvoir, allaient s'acharner à détruire les fondements de la Chrétienté portugaise. Les lois persécutrices de Pombal et d'Aguiar furent remises en vigueur : tous les couvents, monastères et établissements catholiques de tous ordres furent supprimés. Puis, la loi de séparation de l'Église et de l'État fut votée le 20 avril 1911.

Alors que l'État portugais, devenu antichrétien, s'efforçait d'asservir l'Église par tous les moyens, censurant toutes ses publications, les catholiques portugais se tournèrent vers Notre-Dame de Lourdes.

Certains exilés partirent même en France, se réfugier auprès de la Grotte de Massabielle. Le chroniqueur des *Annales* écrit : « Cette pieuse colonie y vit en tremblant pour le sort des parents et des amis restés au pays. Elle offre ses épreuves, ses prières et ses sacrifices pour le salut de sa chère patrie. Aussi, on devine avec quelle joie ces émigrés apprirent que de courageux compatriotes, malgré d'innombrables obstacles et vexations, préparaient un pèlerinage à Lourdes.

« Le 27 septembre 1913, quatre cent soixante Portugais y arrivaient sous la conduite du vaillant évêque de Portalegre, Mgr Antonio Moutinho. Plus de deux cents exilés les attendaient à la gare et leur firent une réception enthousiaste.

« Le lundi, à la Grotte, un prêtre exilé fit couler des larmes, en évoquant les deuils récents, les libertés religieuses profanées et, surtout, en rappelant que les nations ressuscitent à la foi par la prière, le sacrifice et de persévérantes supplications. »

Le chroniqueur achevait son compte rendu par un vœu plein d'espérance qui allait s'avérer prophétique : « Puisse ce pèlerinage si édifiant attirer sur le Portugal les bénédictions du Ciel et hâter l'heureux jour où ce noble pays, délivré de ceux qui l'oppriment, retrouvera sa foi religieuse et, sous l'égide de la Vierge Immaculée, reprendra le cours de ses glorieuses destinées ! »

CHAOS, ANARCHIE, ASSASSINATS, FAMINE.

Pour l'heure, depuis la Révolution de 1910, le Portugal s'enfonçait dans le chaos. Les politiciens républicains, qui se disputaient le pouvoir, se montraient incapables de gouverner et de faire face aux violences des anarchistes et des terroristes d'extrême gauche : ceux-ci déclenchaient des grèves insurrectionnelles avec sabotages et destructions sauvages, et organisaient des attentats à la bombe terriblement meurtriers. Quant aux soulèvements royalistes, ils étaient durement réprimés et suivis d'emprisonnements arbitraires.

En mai 1915, Afonso Costa, qui avait été écarté du pouvoir, organisa et déclencha une nouvelle révolution. À partir de navires de guerre, des marins bombardèrent le siège du gouvernement tandis que dans les rues de Lisbonne des insurgés élevaient des barricades avec une furie diabolique. Costa se trouvait à Porto avec Joao Chagas qui partit en train pour Lisbonne afin de prendre la tête d'un nouveau gouvernement révolutionnaire. Un sénateur républicain, Joao de Freitas, entra dans son compartiment et lui déchargea son arme, le blessant gravement. En fait, il cherchait Costa pour l'abattre et, ainsi, en finir une fois pour toutes avec

MGR LEITE DE VASCONCELOS, EN EXIL À LOURDES

Le Père Yves de la Brière écrit : « Investi depuis 1907 du gouvernement du diocèse de Béja où le besoin de réforme était impérieux et sur lequel semblait peser depuis bientôt un siècle et demi comme une malédiction d'en haut, Mgr Leite de Vasconcelos avait réellement accompli des merveilles, à force de zèle et de dévouement apostolique : transformation morale et religieuse du grand séminaire ; rappel au clergé de toutes les observances de la discipline ecclésiastique ; impulsion donnée aux œuvres de piété, de charité, d'enseignement, d'apostolat populaire ; opposition aux empiétements du pouvoir civil ; résistance non moins franche au modernisme et au libéralisme religieux, tels étaient les actes caractéristiques de ses trois années d'épiscopat.

« Le meilleur signe de la fécondité de son ministère pastoral fut la haine véritablement farouche qu'il s'attira de la part de tous les anticléricaux et, hélas ! de quelques mauvais prêtres.

« Lorsque éclata la révolution d'octobre 1910, Mgr Leite de Vasconcelos était en tournée de confirmation dans les paroisses les plus voisines de la frontière espagnole. À peine l'évêque a-t-il reçu les premières nouvelles de la catastrophe qu'il reprit en hâte la direction de Béja, sa ville épiscopale, où dominaient les éléments républicains et anticléricaux. Il ne voulait pas, en une pareille heure, demeurer éloigné de son poste de combat, dut le bon pasteur donner sa vie pour ses brebis. » (*Les luttes présentes de l'Église*, Paris, 1913, p. 470)

Cependant, plusieurs séminaristes, accourus à sa rencontre, l'avertirent que Béja était en pleine anarchie et que des meurtriers étaient notoirement enrôlés pour l'assassiner. Ses meilleurs prêtres et les principaux personnages catholiques de la province le supplièrent de passer la frontière espagnole et de disparaître temporairement, ce qu'il fit.

Mais lorsqu'il avertit le nouveau ministre de la Justice et des Cultes, Afonso Costa, de son prochain retour à Béja, celui-ci lui répondit : « Puisque vous avez quitté le Portugal sans la permission du gouvernement provisoire, la République vous révoque de vos fonctions épiscopales et vous expulse pour toujours du territoire portugais. » Quelques jours plus tard, Afonso Costa biffa purement et simplement le diocèse de Béja de la liste des évêchés portugais.

L'évêque quitta alors l'Espagne pour Lourdes, rejoignant ainsi d'autres exilés, parfois des familles entières, devenus « les pèlerins perpétuels de leur patrie malheureuse ».

(*Annales de Lourdes*)

« SEUL UN MIRACLE PEUT NOUS SAUVER... »

EN 1917, la situation intérieure du Portugal était si catastrophique que même un journaliste libéral comme Joao Semana comprenait que le redressement du pays ne pourrait advenir que par un véritable miracle.

Dans le journal *Liberdade*, du 20 décembre 1917, il écrivait notamment :

« Dans le moment tragique où nous vivons, de partout les gens, effrayés par le spectre de l'anarchie, de la famine et du démembrement de la nation, crient : "*Seul un miracle peut nous sauver.*"

« La situation créée dans notre pays n'a pas d'issue naturelle. Mon esprit a beau tourner dans tous les sens le problème national, il n'en trouve pas. Il ne nous reste qu'à en appeler à Dieu. Si les Français célèbrent ce que Dieu fit avec eux, *Gesta Dei per Francos*, pourquoi nous, Portugais, ne faisons-nous pas valoir devant Lui les grandes choses qu'il a consenti à accomplir par la grandeur de nos rois, par l'épée de nos soldats, par les vertus de nos saints.

« Si nous avons besoin d'un miracle, certainement il le fera. Par l'intermédiaire d'un saint guerrier possédant une âme ascétique et mystique et une épée victorieuse comme Nuno Alvares, par le moyen d'une bergère illuminée comme Jeanne d'Arc ? Cela ne regarde que Dieu, qui choisit ses moyens. »

Le journaliste évoquait les interventions « de la Mère de Dieu » dans l'histoire du Portugal : son « indépendance s'affermit devant Santa Maria de Batalha, les découvertes commencèrent devant Santa Maria de Belém, la restauration devant Nossa Senhora da Conceiçao de Villa Viçosa ». Et de mettre son espoir dans « Nossa Senhora de la Résurrection à l'horizon céleste ».

ses agissements. Aussitôt arrêté, Freitas fut descendu du train et tué. C'est un des innombrables épisodes de sang lié au régime républicain.

Alors que le Portugal était déjà en guerre en Afrique, défendant difficilement ses colonies contre les agressions allemandes, Costa, revenu au gouvernement, l'engagea officiellement dans la guerre aux côtés des Alliés et envoya un contingent portugais sur le front européen, avec le dessein de consolider la République ou, plus précisément, de mieux asseoir son pouvoir personnel à l'intérieur du pays et vis-à-vis des gouvernements étrangers.

Le recrutement de militaires portugais et leur départ pour la France furent très mal acceptés dans le pays. Les populations souffraient de la cherté de la vie et du rationnement. Le pain manquait dans les villes. Le 12 mai 1917, le Conseil des ministres fut informé qu'il n'y avait plus de farine à Lisbonne. Les 19, 20 et 21 mai, sur l'ordre de Costa, l'armée ouvrit le feu contre des Lisboètes affamés qui pillaient des épiceries et des magasins. Bilan : vingt-cinq morts et une cinquantaine de blessés graves.

Le 23 août 1917 éclata la grève des travailleurs de la Société de l'Eau. La population de Lisbonne fut privée d'eau pendant quatre jours, au moment de la plus forte chaleur de l'été.

Ce fut dans cette conjoncture que Notre-Dame apparut à Fatima, dans le diocèse de Leiria, où un très grand nombre de Vierges étaient honorées et priées.

LA PROPHÉTIE DE L'ABBÉ BENEVENUTO DE SOUSA.

À vingt kilomètres de là, dans la paroisse d'Assentiz, un sanctuaire pour instaurer le culte de Notre-Dame de Lourdes avait été construit en 1908 par l'abbé Benevenuto de Sousa.

Ce grand prédicateur et journaliste à la plume incisive, dont les périodiques qu'il avait fondés étaient très lus dans le pays, polémiquait contre les républicains et les libres penseurs, en annonçant que la Vierge de Lourdes allait libérer le Portugal des puissances maçonniques (*Documentaçao critica de Fatima*, vol. 4, t. 3, 2007, p. 441-442).

Après la révolution de 1910, les diaboliques pensaient l'avoir définitivement emporté quand ils profanèrent son sanctuaire et le chassèrent de la région. Ils écrivaient dans leur journal *O Livre pensamento, la Libre pensée* : « *Cette dame de Lourdes ne s'est pas défendue contre une rude volée de bois vert qui l'a réduite en pièces par une nuit de beau clair de lune... De cette dame de Lourdes, tout a disparu, jusqu'aux débris, car elle n'a pas fait le miracle de ressusciter ni celui de reprendre sa place.* » (*ibid.*)

Eh bien, si ! elle fit le miracle en 1917, venant en personne "reprendre sa place", pour y être honorée et vénérée par des dizaines, des centaines, des milliers, des centaines de milliers et, finalement, par des millions de pèlerins !

LA RÉVÉLATION PLÉNIÈRE POUR LA FIN DES TEMPS

LE RECOURS À L'INTERCESSION DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE.

Les trois pastoureaux de Fatima, Lucie, François et Jacinthe, furent préparés à leur mission par les apparitions de l'Ange du Portugal qui leur enseigna l'adoration de la très Sainte Trinité en leur apprenant notamment des prières de réparation. Ainsi, au printemps 1916 : « ***Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime ! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas !*** »

Puis l'Ange leur dit : « ***Priez ainsi ! Les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de vos supplications.*** »

Ensuite, au cours de l'été 1916 : « ***Priez, priez beaucoup ! Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde.*** »

À l'automne, l'Ange leur ordonnait de recourir à l'intercession des très Saints Cœurs de Jésus et de Marie pour obtenir la conversion des pécheurs, en raison de « ***leurs mérites infinis*** ».

« CONSOLEZ VOTRE DIEU. »

Lors de cette troisième apparition, l'Ange donna la communion eucharistique aux trois enfants, la sainte Hostie à Lucie et le Sang du calice à François et Jacinthe, en leur disant : « ***Mangez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu.*** »

Comprenons bien la signification de cette demande : « *Consolez votre Dieu.* »

Le Dieu de Fatima, comme celui de Paray-le-Monial, n'est pas le Dieu des philosophes, immuable, inaccessible, insensible aux offenses et aux outrages. Dieu a un Cœur, Jésus a une vie psychique, il a des sentiments. Sa Personne divine et humaine est affligée de nos péchés, il en souffre dans son corps et dans son âme parce qu'il nous aime : il est infiniment triste que nous échappions à son amour. Ce n'est pas la philosophie qui nous l'apprend, mais des révélations divines, les révélations de Paray-le-Monial et de Fatima. C'est un mystère, la raison est dépassée.

L'IMMACULÉE DANS LE RESPLENDISSEMENT DE SA GLOIRE.

Lors de l'enquête canonique, Lucie donna une description de la si belle Dame qui lui apparut pour la première fois lorsqu'elle était avec son cousin et sa cousine, à la Cova da Iria, le 13 mai 1917 :

« Elle semblait ne pas avoir plus de dix-huit ans d'âge. Sa robe était d'une très pure blancheur de neige, comme son voile bordé d'or qui lui couvrait la tête et la plus grande partie de son corps.

« Son visage, aux lignes d'une noblesse incomparable, était d'une beauté impossible à décrire et incomparablement supérieure à n'importe quelle beauté humaine. Il avait un je ne sais quoi de surnaturel et de divin ; il se montrait serein et grave, et comme empreint d'une légère ombre de tristesse. De ses mains, jointes à la hauteur de la poitrine, pendait, terminé par une croix, un joli rosaire dont les grains d'une blancheur d'hermine ressemblaient à des perles.

« Toute sa personne et surtout son visage étaient entourés d'une splendeur plus brillante que le soleil et irradiaient des faisceaux de lumière. »

Plus tard, elle précisera : « La robe et le manteau pouvaient se distinguer comme deux ondulations de lumière l'une sur l'autre. L'or bordant le manteau était simplement une ligne de lumière plus intense. »

L'Apparition éblouissait tellement les trois enfants que par moment ils baissaient les yeux. Ce caractère presque aveuglant de la vision est un des nombreux indices permettant d'affirmer que les manifestations de l'Immaculée à la Cova da Iria, le 13 de chaque mois, de mai à octobre 1917, furent des apparitions réelles, objectives, d'un corps glorieux, perçu par les trois voyants comme extérieur à eux.

DES SIGNES PUBLICS DE LA PRÉSENCE DE L'APPARITION.

Les pèlerins et les curieux qui retrouvèrent les pastoureaux à la Cova da Iria le 13 des mois suivants contemplèrent des signes indubitables de la présence du corps vivant de la Vierge Marie dans le resplendissement de sa gloire. Ces signes extraordinaires et miraculeux sont l'un des traits les plus spécifiques de Fatima. Dans aucune autre de ses apparitions, la Vierge Marie n'a environné sa venue de signes si grandioses et si variés.

Le 13 juin, « quand Notre-Dame s'éloigna de l'arbuste, raconte un témoin, on entendit comme le souffle d'une fusée d'artifice lorsqu'elle monte au loin. Lucie se leva très vite et, en tendant le bras, elle s'exclama : "*Voyez, elle s'en va, elle s'en va !*"

« Quant à nous, nous vîmes un léger nuage, distant du feuillage de l'arbuste d'une main ouverte, qui s'élevait doucement vers l'orient, jusqu'au moment où il se dissipa complètement. »

« Lorsque Lucie annonça, rapporte un autre témoin, que Notre-Dame partait dans la direction de l'est, tous les rameaux de l'arbre se ramassèrent et s'infléchirent de ce côté. » Notre-Dame, en partant, avait laissé traîner sa robe sur la ramure.

De surcroît, « les branchettes du sommet du petit chêne-vert, qui étaient auparavant toutes droites, étaient désormais un peu inclinées vers le levant ». Elles avaient été réellement foulées par quelqu'un, par Notre-Dame ! Il y eut ainsi, à chaque apparition, des signes publics de sa venue dans son corps glorieux.

LE CŒUR BLESSÉ DE L'IMMACULÉE.

La nouveauté des apparitions de Fatima par rapport à celles dont la France a été privilégiée au dix-neuvième siècle fut la place qu'y tient le Cœur blessé de l'Immaculé Vierge Marie. Dès le 13 mai, les trois pastoureaux furent sollicités de lui faire réparation, car dans un récit de l'apparition corrigé par sœur Lucie, la demande de Notre-Dame est rapportée en ces termes : « ***Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter les souffrances qu'Il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, ainsi que pour les blasphèmes et les outrages contre mon***

Cœur Immaculé, et de supplication pour la conversion des pécheurs ? » (Frère François, *Sœur Lucie, confidente du Cœur Immaculé de Marie,* éd. CRC, 2014, p. 58)

Il faut saisir la nouveauté de cette demande, nouveauté qui se trouvait déjà dans les révélations de Paray-le-Monial et de Pellevoisin, mais au sujet du Sacré-Cœur.

Jésus et sa très Sainte Mère, après avoir souffert il y a 2000 ans, lors de la Passion, pour expier nos péchés, sont maintenant au Ciel, dans leurs Corps glorieux. Néanmoins, ils continuent réellement à souffrir, étant atteints et blessés par nos offenses actuelles.

Dans leurs Corps glorieux, ils souffrent ?

« *Impossible !* » me direz-vous.

Eh bien, si ! au Ciel, ils sont véritablement peinés et affligés à cause de nos outrages, ingratitudes et indifférences. Certes, cette vérité était déjà présente à la rue du Bac et surtout à La Salette où l'Apparition était en pleurs. Mais la Vierge de La Salette annonçait d'une part des châtiments et, d'autre part, que c'est Elle-même qui répare pour nous : « ***Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous !... Jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous !*** »

À Fatima, il y a du nouveau par rapport à La Salette. Ce n'est pas Elle-même qui répare ; mais

LES SIGNES MIRACULEUX DU 13 SEPTEMBRE 1917

Ce jour-là, à la Cova da Iria, l'éclat du soleil diminua, l'atmosphère devint jaune d'or, comme les fois précédentes. Puis de nombreux pèlerins aperçurent un ravissant globe lumineux descendant du ciel et, quand la Dame eut achevé son entretien avec Lucie, on le vit remonter. Une petite fille, toute joyeuse, criait : « *Je le vois encore... Je le vois encore*. » Ils purent aussi contempler une mystérieuse pluie de pétales de fleurs, ainsi qu'une nuée au-dessus du petit chêne-vert.

Après-guerre, en 1947, un jésuite italien, professeur d'algèbre et de trigonométrie à l'université grégorienne de Rome, le Père Pio Scatizzi, s'attacha à montrer que ces phénomènes n'avaient aucune explication naturelle et même contredisaient les lois naturelles. De fait ! impossible d'interpréter comme un phénomène physique ordinaire ce globe lumineux se déplaçant majestueusement dans un ciel parfaitement bleu, sans aucun nuage. De même, à quelle cause physique attribuer la mystérieuse pluie de flocons ou de fleurs insolites, s'évanouissant en arrivant à terre ? Et comment expliquer cette nuée se formant et disparaissant, trois fois de suite, au-dessus du petit chêne-vert ?

Les phénomènes extraordinaires du 13 septembre furent attestés par les deux tiers de la foule rassemblée à la Cova da Iria. Comme il y avait ce jour-là vingt-cinq à trente mille personnes, cela fait une myriade de témoins ! Par ailleurs, le fait qu'un tiers environ de ceux qui étaient là déclarèrent n'avoir rien vu du tout, écarte de façon rédhibitoire toute explication par un phénomène naturel quelconque.

De plus, un fait remarquable permet d'affirmer que les témoignages de ceux qui ont vu ne sauraient s'expliquer par une autosuggestion. En effet, beaucoup, qui auraient désiré voir, n'ont rien vu du tout, alors que d'autres, simples curieux ou incrédules, furent gratifiés du spectacle de ces ravissants phénomènes extraordinaires. Tel cet Inacio Antonio Marques, employé de poste, qui ayant admiré la "*pluie de fleurs*", n'en fut pas convaincu pour autant : « *Je retournai à la maison, l'esprit préoccupé de l'événement, et cherchant une solution... Je ne voulais pas croire à cette apparition*. » Il lui faudra descendre aux portes de la mort et être guéri *in extremis* par un miracle de Notre-Dame de Fatima, à la Noël 1917, pour qu'il consente à croire aux apparitions. Celui-là, du moins, n'avait pas pu voir les prodiges qu'il racontait sous l'effet d'une sorte d'autosuggestion pathologique !

Et inversement, beaucoup d'autres qui croyaient déjà aux apparitions et espéraient vivement voir un signe qui les conforterait dans leur foi, ne purent rien voir. Par exemple, José Alves, du hameau de Moita, qui était un fervent ami des voyants : « *Je ne voyais pas les signes dont les autres parlaient. Je n'eus même pas l'idée d'ôter mon chapeau* », déclarera-t-il en 1924, devant la commission d'enquête. Autre exemple : Carlos Mendes, ce jeune avocat, si enthousiaste de sa visite à Aljustrel six jours auparavant, revint chez lui, le soir du 13 septembre, déçu : « *D'abord, j'entendis des gens qui criaient, disant voir une lumière extraordinaire, des pétales qui tombaient du ciel, etc. Moi, je ne voyais rien, et pourtant j'étais à côté des enfants*. »

Ainsi, selon le bon plaisir de la Reine du Ciel, qui est aussi la Reine des cœurs, certains eurent le privilège de jouir de manifestations secondaires de sa présence, tandis que d'autres n'ont perçu aucun signe miraculeux de la merveilleuse apparition qui ravissait les trois enfants. L'Immaculée a accordé aux uns la consolation sensible d'entrevoir comme le pan de son manteau de gloire, et à d'autres, la grâce, peut-être plus grande encore, d'une invitation pressante à croire sans voir, sur le seul témoignage des autres.

Le 13 octobre, le grand miracle ne sera plus, comme les mois précédents, une sorte de faveur gratuite accordée aux uns et non aux autres. Tous, sans exception, verront le miracle.

il nous est demandé à nous, pauvres pécheurs, d'accomplir la réparation. Dieu veut que nous consolions le Cœur Immaculé de sa très Sainte Mère en supportant "*les souffrances qu'Il voudra nous envoyer, en acte de réparation... pour les blasphèmes et les outrages contre son Cœur Immaculé*".

Au Portugal, en 1917, l'Immaculée était très outragée par les blasphèmes des révolutionnaires ; la presse républicaine en était remplie. C'est dans ce contexte que la Vierge de Fatima demande aux pastoureaux de réparer, afin d'obtenir de Dieu le pardon pour ces impies qui l'offensent si gravement.

CE QUE DIEU VEUT.

Le 13 juin, Notre-Dame révéla le grand dessein d'amour de notre Père céleste pour son Cœur Immaculé, dans lequel s'insérait la vocation de Lucie : « ***Jésus veut se servir de toi afin de me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut, ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par moi pour orner son trône***.

– *Je vais rester ici toute seule ?* demanda-t-elle avec peine.

– ***Non, ma fille. Tu souffres beaucoup ? Ne te décourage pas, je ne t'abandonnerai jamais ! Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu***.

« Au moment même où elle prononça ces dernières paroles, précise Lucie, l'Apparition ouvrit les mains et nous communiqua, pour la deuxième fois, le reflet de cette lumière immense. Dans cette lumière, nous nous voyions comme submergés en Dieu.

« Il me semble que ce jour-là ce reflet avait pour but principal de mettre en nous une connaissance et un amour spécial envers le Cœur Immaculé de Marie. Depuis ce jour, nous sentîmes au cœur un amour plus ardent envers le Cœur Immaculé de Marie. »

Jacinthe disait à sa cousine : « Notre-Dame a dit que son Cœur Immaculé serait ton refuge et le chemin qui te conduirait à Dieu. N'aimes-tu pas cela beaucoup ? Moi, j'aime tant son Cœur, il est si bon ! »

De plus, ce jour-là, les trois pastoureaux furent privilégiés de la vision de ce Cœur : « *Devant la paume de la main droite de Notre-Dame se trouvait un Cœur entouré d'épines qui s'y enfonçaient. Nous avons compris que c'était le Cœur Immaculé de Marie, outragé par les péchés de l'humanité, qui demandait réparation.* » Il leur était apparu « *couleur chair, mais brillant, et entouré comme d'une tige d'ajonc sauvage* », dira Lucie.

POUR LE SALUT DES ÂMES ET LA PAIX DU MONDE.

En retirant les épines qui s'enfoncent dans son Cœur Immaculé, en réparant les offenses qui le font souffrir, nous sauvons des âmes de l'enfer. C'est le message du 13 juillet.

« *Aïe, Notre-Dame ! Aïe, Notre-Dame !* » s'écria Lucie en devenant livide à la vue de l'« *océan de feu* » où flottaient « *les âmes qui étaient comme des braises transparentes, noires ou bronzées, ayant formes humaines. Elles flottaient dans cet incendie, soulevées par les flammes qui sortaient d'elles-mêmes, avec des nuages de fumée. Elles retombaient de tous côtés comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu des cris et des gémissements de douleur et de désespoir qui horrifiaient et faisaient trembler de frayeur.* »

« Vision terrible de réalisme physique et de vérité dogmatique », écrit l'abbé de Nantes.

« Ce qui m'est resté le plus gravé dans l'esprit et le cœur, dira sœur Lucie, ce fut la tristesse de cette Dame lorsqu'elle nous montra l'enfer. Ce fut l'expression douloureuse du regard de Notre-Dame [quand elle voyait les âmes tomber en enfer]. Si je vivais mille ans, je la conserverais toujours gravée dans mon cœur. »

« ***Vous avez vu l'enfer***, dit Notre-Dame, ***où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé***. »

« Le message de Notre-Dame, écrit frère Bruno, c'est la révélation du Cœur de Dieu et de ce qu'il a de plus précieux : ***Dieu veut*** que le Cœur Immaculé de Marie règne, parce qu'il aime Marie plus que tout, d'un amour de prédilection sans égal, et ***il veut*** qu'elle soit glorifiée, honorée, aimée, servie par toutes ses autres créatures, afin qu'Elle soit la Médiatrice universelle de leur salut éternel. »

Notre-Dame poursuit : « ***Si l'on fait ce que je vais vous dire, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix***. »

Ainsi, le salut des âmes, mais aussi la paix du monde est toute dépendante de la satisfaction de ses demandes : le don divin de la paix est lié à la dévotion réparatrice à son Cœur Immaculé, dévotion qui sera explicitée et précisée lors des apparitions de Pontevedra.

PONTEVEDRA : RÉPARER LES CINQ SORTES D'OUTRAGES.

Le 10 décembre 1925, à Pontevedra, la Vierge Marie apparaît à Lucie, avec l'Enfant-Jésus qui lui dit : « ***Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère, entouré des épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer***. »

Lors de cette même apparition, la Sainte Vierge demande à Lucie de la « ***consoler*** », et elle poursuit en indiquant ce qui est demandé pour accomplir la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois : la confession, le quart d'heure de médita-

tion sur les mystères du rosaire, le chapelet et la communion, dans un esprit de réparation.

La Vierge est tellement sensible à nos amoureuses pratiques des cinq premiers samedis, son Cœur maternel en est tellement touché qu'elle accorde en retour, avec une largesse incommensurable, la plus précieuse des grâces, la grâce de la persévérance finale. Cette dévotion libère un flot de grâces qui permet à toute âme fervente de sauver non seulement sa propre âme, mais aussi les âmes d'une multitude de pauvres pécheurs qui offensent les Saints Cœurs de Jésus et de Marie.

Cette dévotion réparatrice est vraiment la nouveauté de Fatima, l'ultime révélation et demande de notre Bon Dieu pour la fin des temps.

En mai 1930, Notre-Seigneur précisa les cinq sortes d'outrages qu'il faut réparer : il s'agit des blasphèmes visant son nom d'***Immaculée Conception*** et les privilèges de sa ***Virginité perpétuelle*** et de sa ***Maternité divine, en refusant en même temps de la reconnaître comme Mère des hommes***, des blasphèmes de ceux qui mettent ***dans le cœur des enfants l'indifférence ou le mépris, ou même la haine*** à l'égard de cette Mère Immaculée, et des outrages ***à ses saintes Images***.

« ***Voilà, ma fille,*** lui dit Notre-Seigneur, ***le motif pour lequel le Cœur Immaculé de Marie m'a inspiré de demander cette petite réparation et, en considération de celle-ci, d'émouvoir ma miséricorde pour pardonner aux âmes qui ont eu le malheur de l'offenser. Quant à toi, cherche sans cesse, par tes prières et par tes sacrifices, à émouvoir ma miséricorde à l'égard de ces pauvres âmes***. »

Ainsi, les communions des cinq premiers samedis, offertes pour consoler le Cœur Immaculé de Marie outragé, sont le moyen sûr et facile, qui nous est donné par le Cœur de Jésus, pour sauver les pauvres âmes en péril de se perdre éternellement.

L'APOSTOLAT PAR LE SACRIFICE.

Le salut des âmes dépend, de surcroît, de nos sacrifices. C'est l'apostolat par le sacrifice que les trois pastoureaux pratiquèrent avec tant de générosité après y avoir été invités par l'Ange du Portugal dès l'été 1916 :

« ***Offrez sans cesse au Très-Haut des prières et des sacrifices***.

– *Comment devons-nous nous sacrifier ?* demanda Lucie.

– ***De tout ce que vous pourrez, offrez à Dieu un sacrifice, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs [...]. Surtout, acceptez et supportez avec soumission les souffrances que le Seigneur vous enverra***. »

Mais c'est plus encore l'avertissement de Notre-Dame, du 19 août 1917, qui les marqua profondément : « ***Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'elles n'ont personne qui se sacrifie et prie pour elles***. »

La Vierge Marie a besoin de notre amour consolateur, de nos prières et sacrifices, pour arracher des âmes au feu de l'enfer. C'est le mystère de la communion des saints, qui fait dépendre réellement le salut éternel de beaucoup d'âmes de notre propre générosité.

On sait avec quelle ardeur les trois pastoureaux pratiquèrent toutes sortes de sacrifices, en les offrant avec la prière que leur avait enseignée Notre-Dame le 13 juillet : « ***Ô Jésus, c'est par amour pour vous, pour la conversion des pécheurs, et en réparation des péchés contre le Cœur Immaculé de Marie***. »

Ils s'attachèrent à la taille une corde qui les faisait horriblement souffrir. À tel point que Notre-Dame dut les modérer, leur disant le 13 septembre 1917 : « ***Dieu est satisfait de vos sacrifices, mais il ne veut pas que vous dormiez avec la corde. Portez-la seulement pendant le jour***. »

MIRACLE DES DERNIERS TEMPS.

L'Apparition avait annoncé dès le 13 juillet un grand miracle pour le 13 octobre que « ***tous verront pour croire*** ». Elle précisait trois mois à l'avance son lieu, son jour et son heure. Et elle réitérera sa promesse le 19 août et le 13 septembre, ce qui attira à la Cova da Iria le 13 octobre 50 000 à 70 000 personnes, malgré une pluie battante.

Il y eut à midi heure solaire huit phénomènes merveilleux.

1. À trois reprises, une colonne de fumée, déliée, ténue et bleutée, monta droit au-dessus du chêne-vert, jusqu'à deux mètres au-dessus des têtes, et s'évanouit à cette hauteur.

2. L'arrêt subit de la pluie. Ce brusque changement du temps surprit tous les témoins.

3. La vision du soleil sans brûlure de la rétine. « Le plus étonnant, raconte un témoin, est d'avoir pu fixer aussi longtemps le disque solaire, dans tout son éclat de lumière et de chaleur, sans avoir mal aux yeux, et sans éblouissement de la rétine. »

4. La triple danse du soleil. Soudain, l'astre se mit à trembler, à se secouer avec des mouvements brusques, pour finalement tourner sur lui-même.

5. Les couleurs de l'arc-en-ciel. Transformé en "roue de feu", le soleil faisait jaillir des gerbes de lumière bleue, rouge, violette, jaune, verte, qui changeaient la couleur de toutes les choses sur la terre.

6. La chute du soleil. Le soleil, conservant son mouvement rapide de rotation, sembla se détacher du firmament et, rouge sang, s'avancer vers la terre, en menaçant d'écraser la foule avec le poids de son énorme masse de feu. Il semblait très près des gens qui étaient à la fois terrifiés et émerveillés. Des personnes s'évanouirent, beaucoup se jetèrent à

TOUS ONT-ILS VU LE GRAND MIRACLE DU 13 OCTOBRE 1917 ?

Des opposants perfides à Fatima ont émis des doutes à ce sujet. Le jésuite Édouard Dhanis et le professeur Charles Journet, futur cardinal, disciple de Jacques Maritain et ami de Paul VI, ont prétendu que certaines personnes présentes à la Cova da Iria le 13 octobre 1917 n'avaient pas vu le miracle du soleil.

Y en a-t-il, oui ou non, qui n'ont vu ce jour-là aucun des huit phénomènes merveilleux ?

Édouard Dhanis affirma que le journaliste Avelino de Almeida, rédacteur en chef d'*O Século*, le quotidien anticlérical de Lisbonne, n'a pas témoigné avoir vu lui-même le miracle. Dhanis écrivait : « Monsieur Almeida ne nous dit pas explicitement qu'il a lui-même observé le tremblement du soleil. » (*Bij de verschijningen en de voorzeggingen van Fatima*, Revue *Streven*, 1944, p. 135)

C'est une contrevérité. Avelino de Almeida a raconté les faits dans un compte rendu exhaustif publié dans le journal *O Século* du 15 octobre. Violemment mis en cause par ses confrères francs-maçons, il renouvela son témoignage le 29 octobre, dans l'*Ilustraçao portugueza* en répétant comme un refrain tout au long de son article : « *J'ai vu... J'ai vu... J'ai vu.* » Citons sa conclusion : « *Qu'ai-je vu sur la lande de Fatima qui fût vraiment étrange encore ? La pluie, à l'heure annoncée d'avance, cesser de tomber ; l'épaisse masse de nuages se dissiper ; et l'astre-roi, disque d'argent sans éclat, apparaître en plein zénith et se mettre à danser dans un mouvement violent et convulsif, qu'un grand nombre de témoins comparèrent à une danse serpentine, tant les couleurs qui revêtirent successivement la surface du soleil étaient belles et rutilantes.* »

À un ami rationaliste qui s'enquérait de ses convictions intimes Avelino de Almeida répondait sans ambages : « *Assurément, nos yeux et nos oreilles n'ont pu voir et entendre des choses différentes.* » (*Ilustraçao portugueza*, 29 octobre)

Par ailleurs, Charles Journet a insinué que certaines personnes n'auraient pas vu le miracle. Il écrivait en 1948 : « J'ai entendu parler d'une dame portugaise très cultivée et très dévote à la Vierge, qui, pour sa plus grande désolation, n'a rien vu. » (*Nova et vetera*, mai-août 1948, p. 187)

« J'ai entendu parler... » Journet n'a pas enquêté, il n'a pas rencontré cette personne, ni lu son témoignage. Il propage des bruits... mensongers !

Nous savons très bien quelle est cette "dame portugaise". C'est la seule personne qui a été mentionnée pour prétendre que certains n'ont rien vu. Il s'agit d'Izabel Brandão de Melo. Dans sa lettre du 31 octobre 1917 adressée à un prêtre suisse, le Père Gélase, elle commence par y décrire le prodige :

« Il est midi précis et la pluie qui tombait par torrents cesse tout d'un coup. Voilà qu'on entend une clameur qui sort de milliers de bouches ; tout le peuple crie : "*Miracle, miracle, loué soit Jésus-Christ, louée soit la Très Sainte Vierge*".

« Et ***le soleil qui se laisse fixer*** et qui semble un disque de métal sans rayons commence à tourner sur lui-même et à descendre plusieurs fois. Voilà ce qu'on dit à côté de moi, et ce que des milliers de personnes affirment avoir vu.

« Moi, je ne l'ai pas vu ; ***j'ai bien pu fixer le soleil, et j'étais terriblement émotionnée*** », émotionnée d'entendre les gens décrire les mouvements extraordinaires du soleil.

« Je crois que Notre-Seigneur ne m'a pas trouvée digne de voir ces phénomènes, mais dans mon âme je n'avais pas besoin de les voir pour croire à l'apparition de la Sainte Vierge aux trois enfants.

« Deux de mes cousines près de moi étaient hors d'elles-mêmes et affirmaient voir exactement le soleil comme une pièce de feu d'artifice tournant vertigineusement. » (*Documentaçao critica de Fatima*, vol. 3, t. 1, p. 554).

Nos remarques sur ce témoignage :

Premièrement, la Vierge Marie avait annoncé trois mois auparavant : « *Je ferai un miracle que tous verront pour croire.* » Or, cette dame affirme qu'elle n'avait pas besoin de voir le miracle pour croire aux apparitions. Bienheureuse était-elle !

Notons que le cardinal Journet se trompe et nous trompe quand il affirme qu'elle est repartie dans « la plus grande désolation ».

Deuxièmement, ce témoignage entre certainement dans un dessein de la providence. En effet, les cœurs rebelles et endurcis y trouvent un prétexte pour ne pas croire. Mais pour les âmes de bonne volonté la réaction de cette dame rappelle et illustre l'avertissement de Notre-Seigneur à l'apôtre saint Thomas : « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru.* »

Troisièmement, Izabel de Melo rapporte avec foi ce que tous les gens autour d'elle disaient voir.

Quatrièmement, elle était terriblement émotionnée, ce qui peut expliquer qu'elle n'ait pas vu les mouvements du soleil.

Cinquièmement, elle précise qu'elle a « ***bien pu fixer le soleil*** ». Fixer le soleil sans éblouissement aveuglant pour la rétine ! Donc elle a constaté un des phénomènes miraculeux ! Et pas des moindres !

Conclusion :

À ce jour, pas un témoignage ne permet d'affirmer que quelqu'un n'a absolument rien observé d'extraordinaire le 13 octobre, à midi heure solaire, à la Cova da Iria. Assurément, Notre-Dame a accompli sa promesse : « ***Je ferai un miracle que tous verront pour croire.*** »

genoux et disaient leur acte de contrition. D'autres s'endurcissaient, des hommes gardaient ostensiblement leur chapeau sur la tête.

7. Tous les vêtements étaient devenus secs.

8. La vision du miracle à distance. Des témoins parfaitement crédibles, qui se trouvaient assez éloignés de la Cova da Iria, jusqu'à trente-cinq kilomètres, racontèrent avoir vu le spectacle inouï de la chute du soleil, exactement comme les dizaines de milliers de personnes regroupées autour du petit chêne-vert.

Le Père jésuite Pio Scatizzi affirmait très justement que la suite des prodiges du 13 octobre 1917 constitue « le miracle le plus éclatant et le plus inouï de l'histoire » (*Fatima all'analisi della fede e della scienza*, ed. Coletti, Roma, 1947, p. 170).

« Miracle de la fin des temps », écrit l'abbé de Nantes, puisqu'il était annoncé par Notre-Seigneur dans son discours eschatologique : « *Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles... les puissances des cieux seront ébranlées.* » (Lc 21, 25)

Ce miracle cosmique eut un retentissement immense au Portugal et suscita un grand mouvement d'enthousiasme et de piété dans tout le pays. Il fut, de plus, très vite connu en Espagne et en France, et probablement au Vatican, puisque le 13 octobre il y avait à la Cova da Iria un représentant de Mgr Benedetto Aloisi Masella, secrétaire à la nonciature de Lisbonne (*Documentaçao critica de Fatima*, vol. 3, t. 1, p. 16).

Si les deux grandes requêtes de Notre-Dame s'adressant à la hiérarchie de l'Église, la consécration collégiale de la Russie et l'approbation de la dévotion réparatrice, ont rencontré des oppositions persistantes à Rome, de la part des plus hautes autorités de l'Église, en revanche, au Portugal, le message de Notre-Dame fut mieux reçu.

LE MIRACLE PORTUGAIS

L'ENTRÉE EN GUERRE VOULUE PAR LES DIABOLIQUES.

Le Portugal étant entré officiellement en guerre en 1916, un corps expéditionnaire fut envoyé en France alors que rien ne l'exigeait. Mais les socialistes radicaux qui s'étaient emparés du pouvoir espéraient obtenir ainsi la reconnaissance définitive de la République portugaise par les gouvernements étrangers. Des officiers portugais fustigeaient Afonso Costa, déclarant « qu'il avait vendu la peau des soldats portugais aux Britanniques ».

De plus, en formant un gouvernement dit "d'union sacrée" pour "la défense extérieure et intérieure de la République", les radicaux voulaient mobiliser « tous les citoyens de la démocratie pour combattre la réaction qui est l'ennemi » (Journal républicain *O Mundo* du 18 octobre 1915). Il s'agissait pour eux de développer, grâce à la guerre étrangère, la lutte contre "les traîtres de l'intérieur", c'est-à-dire contre toutes les forces catholiques et contre-révolutionnaires qui s'opposaient à la destruction de leur nation.

« ELLE SEULE POURRA VOUS SECOURIR. »

Selon les révélations de Fatima, la cause la plus profonde de la guerre, ce sont nos péchés. Pour obtenir le don divin de la paix, il faut que les hommes se convertissent et récitent le chapelet.

Dès le 13 mai, Notre-Dame avait dit : « ***Récitez le chapelet tous les jours afin d'obtenir la paix pour le monde et la fin de la guerre.*** » Puis, le 13 juillet : « ***Continuez à réciter le chapelet tous les jours en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, pour obtenir la paix du monde et la fin de la guerre, parce qu'elle seule pourra vous secourir.*** »

Enfin, le 13 octobre : « ***Je veux te dire que l'on fasse ici une chapelle en mon honneur. Je suis Notre-Dame du Rosaire. Que l'on continue toujours à réciter le chapelet tous les jours. La guerre va finir et les militaires rentreront bientôt chez eux.*** »

Ces dernières paroles annonçaient que les Portugais allaient être libérés de la tyrannie des Jacobins qui avaient contraint les enfants du pays à partir sur le front européen. Très mal préparés à ces combats meurtriers, les soldats portugais subirent un échec sanglant lors de la bataille de la Lys, dans les Flandres, le 9 avril 1918. Leur front ayant été enfoncé, ils laissèrent sur le terrain 1350 morts, 4600 blessés, 2000 disparus et 7700 prisonniers. Après cette déroute, le corps expéditionnaire fut en grande partie rappelé au Portugal.

« TROP OFFENSÉ » PAR LES LIBÉRAUX CATHOLIQUES.

La promesse de Notre-Dame rapportée par Jacinthe : « ***Que les hommes se convertissent et la guerre finit aujourd'hui*** » n'était pas une prophétie de l'arrêt subit des hostilités le 13 octobre, mais une promesse conditionnelle d'accorder la paix dès que les hommes se seraient conformés à ses désirs.

Cela s'accorde bien avec ce que Lucie proclama le 13 octobre aussitôt après l'apparition. « Avec une grande foi, elle criait d'une voix forte et assurée : "*Faites pénitence ! Faites pénitence ! Notre-Dame veut que vous fassiez pénitence. Si vous faites pénitence, la guerre finira.*" »

Cet appel fait écho à la douloureuse plainte de la Vierge entendue le même jour : « ***Que l'on n'offense pas davantage Dieu Notre-Seigneur, car il est déjà trop offensé.*** »

Notre-Seigneur était très offensé, et même ***trop offensé*** au Portugal, en 1917, parce que les révolutionnaires au pouvoir avaient imposé la séparation de l'Église et de l'État en 1911, ce qui constituait un mépris outrageant de Jésus et de Marie, laquelle est la Reine du Portugal, comme nous l'avons vu.

Notre-Dame de Fatima lança son avertissement pathétique alors que depuis cinquante ans, partout dans le monde, les libéraux catholiques refusaient l'enseignement du bienheureux Pie IX et de saint Pie X, faisant ainsi échec, dans presque tous les pays, à leur programme de restauration de la royauté divine et humaine de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les peuples et sur les pouvoirs humains.

Ce que Notre-Dame voulait et ce qu'elle veut encore, c'est notre conversion dans tous les domaines, même en politique, afin que les Cœurs de Jésus et de Marie règnent sur toutes les autorités et dans toutes les institutions civiles.

Au Portugal, c'est grâce à son intercession que fut instauré en plein vingtième siècle le règne politique et social du Cœur Immaculé de Marie.

LA CONVERSION DU PORTUGAL, FRUIT DU PÈLERINAGE DE FATIMA.

« Depuis le jour où le soleil avait dansé dans le ciel, raconte Maria Carreira, ce fut une procession continuelle, spécialement les dimanches après-midi, et les treize de chaque mois. Il y avait des gens du pays, et des gens qui venaient de loin. Les hommes arrivaient avec un bâton, et leurs provisions sur le dos ; les femmes, avec leurs petits enfants sur les bras ; il y avait même des vieux qui venaient, et qui n'avaient plus guère de forces. Tous s'agenouillaient auprès du chêne-vert où Notre-Dame était apparue.

« Ici, on ne faisait que pleurer et prier Notre-Dame. Quand il y avait beaucoup de monde, on chantait les beaux cantiques de l'Église. Ah ! quel riche temps c'était ! On faisait beaucoup pénitence, et avec beaucoup de joie. Les gens revenaient chez eux tout contents et satisfaits. Ils venaient demander des miracles à Notre-Dame, et Notre-Dame les exauçait tous. En ce temps-là, je n'ai jamais entendu dire que Notre-Dame ait refusé un miracle à personne. Tous ceux qui se rendaient ici venaient avec dévotion ; ou, s'ils ne l'avaient pas auparavant, ils la trouvaient ici. »

La chapelle en l'honneur de l'Apparition, à la Cova da Iria, fut très vite construite, et reconstruite après son dynamitage par les diaboliques.

« Fatima, écrit le chanoine Formigao, devenait un second Lourdes, non moins merveilleux que le premier. Parfois, les guérisons s'opéraient pendant ou à la fin de neuvaines faites en l'honneur de Notre-Dame ; d'autres fois, par l'application d'un mélange d'eau et de terre du lieu des apparitions, d'autre fois encore après l'usage interne ou externe de l'eau des fontaines de la Cova da Iria.

« Cette eau abondante n'était que la figure du flot de grâces et de bénédictions accordées en cette terre sainte aux dévots de l'Immaculée. Les Portugais, par dizaines de milliers, ont lavé et purifié leurs âmes en l'église dite des confessions, construite tout près de la chapelle des apparitions.

« Fatima devint un foyer de foi et de piété si intenses qu'il n'y en avait jamais eu de semblable en ce pays. Grâce à cette dévotion providentielle, les villes, les bourgs et les villages se rechristianisaient et se régénéraient comme par enchantement. Dans toutes les provinces de la glorieuse terre de Sainte Marie, la foi était avivée, la piété croissait, l'amour pour Jésus au Saint-Sacrement, ce culte si cher à l'âme portugaise s'intensifiait et la dévotion envers la bénie Vierge de Fatima se propageait, subjuguant même les âmes les plus froides, les cœurs les plus durs et les plus réfractaires.

« Heureux pays qui, à l'heure la plus douloureuse peut-être et la plus tragique de son existence historique, a été l'objet de l'amour miséricordieux du Cœur de la Mère de Dieu qui l'a sauvé de l'abîme dans lequel il était prêt à tomber ! »

Après la reconnaissance des apparitions, la hiérarchie portugaise répondit à la grâce de Fatima en consacrant solennellement le Portugal au Cœur Immaculé de Marie, le 13 mai 1931. À la Cova da Iria, en présence du nonce apostolique, de tous les évêques du pays ou de leurs représentants et de 300 000 fidèles accourus de tout le pays, le patriarche de Lisbonne prononça l'Acte de consécration de la nation au Cœur Immaculé de Marie.

Ainsi les apparitions de Notre-Dame du Rosaire et le miracle du soleil ont-ils provoqué au Portugal un réveil de la foi, un renouveau de la piété et une consécration solennelle de la nation par son épiscopat.

En réponse à ces actes de dévotion publique, la Vierge réalisa un double miracle : premièrement, la restauration de la Chrétienté portugaise grâce à une véritable contre-révolution politique ; et deuxièmement, un miracle de paix, accomplissant en faveur du Portugal les promesses de Notre-Dame.

LIBÉRÉ DU JACOBINISME RÉPUBLICAIN.

Deux mois après le miracle du soleil, le coup d'État du commandant Sidonio Pais, ancien franc-maçon, libéra le Portugal du jacobinisme républicain :

« Une pléiade d'hommes courageux et amis de la véritable liberté parvenait à mettre un terme à la tyrannie qui écrasait les Portugais et à préparer l'avènement de jours meilleurs pour leur chère patrie. Les relations entre l'Église et l'État furent immédiatement

8 DÉCEMBRE 1917 : LE COUP D'ÉTAT DE SIDONIO PAIS, VICTOIRE DE L'IMMACULÉE

LE 9 décembre 1917, donc dès le lendemain de la réussite du coup d'État du commandant Sidonio Pais, le journal monarchiste *A Monarquia* la célébra comme une victoire de l'Immaculée :

L'assistance maternelle de la Vierge pour notre chère Patrie s'est manifestée encore une fois et merveilleusement. Quand tout semblait perdu... et que le corps de la nation était prisonnier de l'unique force organisée, celle des bandits, aujourd'hui en déroute, le jacobinisme portugais trouva enfin son Thermidor précisément le jour de la Patronne du Portugal.

Ce n'est pas seulement l'armée qui a remporté la victoire place du marquis de Pombal : avec nos braves soldats, il y avait aussi les prières des femmes du Portugal, leurs tristes larmes, leurs mains suppliantes.

C'était le sang innocent de tant de victimes demandant à Dieu vengeance, c'était les souffrances, les vexations endurées dans le silence, et attendant l'heure de la justice réparatrice.

Cette heure est arrivée. Et elle est arrivée le jour de la fête de Notre-Dame qui restera pour toujours le jour de la deuxième restauration du Portugal.

Si l'autre victoire, il y a deux cent soixante-seize ans, a été contre l'ennemi de l'étranger, celle d'aujourd'hui est contre l'ennemi de l'intérieur. Ils avaient renié notre sang, les fourbes, sans le moindre scrupule. Ils n'ont pas voulu croire que la Vierge avait parlé dans la lande de Fatima à trois petits bergers innocents, promettant sa bénédiction à la malheureuse terre du Portugal.

Le Portugal s'incorpore ainsi dans l'admirable renaissance de la foi patriotique qui, de tous côtés, est aujourd'hui le fait de la jeunesse. Élevons notre cœur et ayons une sereine confiance dans l'avenir. Notre-Dame de la Conception, veillez sur nous.

Le miracle est visible dans la joie communicative qui nous réunit tous, dans la même anxiété d'avoir pour notre patrie de meilleurs jours.

Nous, qui sommes croyants, nous renouvelons dans notre cœur, avec recueillement, le vœu de nos ancêtres, prononcé il y a presque trois siècles, dans l'un des moments les plus difficiles de la vie du Portugal. Notre- Dame de la Conception continue toujours à être notre Patronne !

Ainsi, nous accompagnent ceux qui n'ont pas encore oublié que l'histoire du Portugal, c'est l'histoire du culte de Marie. Une fois encore la Vierge a écrasé le Serpent ! Que la Vierge nous protège sous son manteau jusqu'au bonheur final, auquel douloureusement sept millions de Portugais aspirent !

rétablies. L'État renonça à son ingérence oppressive dans l'organisation interne de l'Église et les mesures draconiennes promulguées par les gouvernements antérieurs ne furent jamais plus renouvelées. » (Rapport canonique des apparitions)

Cependant, après l'assassinat de Sidonio Pais le 14 décembre 1918 par un anticlérical fanatique, le pays courut de nouveau vers l'abîme, avec une succession de gouvernements fantoches et corrompus.

LE SALUT PAR L'ARMÉE.

Toutefois, après la « nuit sanglante » d'octobre 1921, au cours de laquelle des républicains s'entretuèrent, les Portugais furent de plus en plus nombreux et de toutes tendances à penser que seule une prise du pouvoir par l'armée pourrait arrêter la décomposition du pays. « Parmi tous les corps de la nation en ruine, remarquait le général Gomes da Costa, seule l'armée détient l'autorité morale et la force matérielle pour cristalliser en elle l'unité d'une patrie qui ne veut pas mourir. »

Au cours des années suivantes, plusieurs soulèvements militaires échouèrent : ils ne purent restaurer une autorité politique.

Enfin, au printemps 1926, des officiers emprisonnés en préparèrent un nouveau qui fut déclenché par le général Gomes da Costa le 28 mai 1926, à Braga, où deux cent mille fidèles participaient à un congrès marial.

Alors que le succès du coup de force paraissait compromis, une fois de plus ! en raison des hésitations et de la défection de nombreux officiers, une succession d'événements providentiels, certainement inspirés ou provoqués par l'Immaculée, favorisèrent les insurgés. La complicité de civils des PTT permit d'envoyer une série de fausses informations qui sabotaient les mesures prises par le gouvernement et anticipaient les adhésions de garnisons au soulèvement. De plus, un journaliste monarchiste, Correia Marques, arrêté par les gouvernementaux, leur fournit de prétendus renseignements, selon lesquels le général da Costa était doté de beaucoup d'artillerie et qu'il se préparait à attaquer la colonne gouvernementale qui montait vers Braga, alors qu'en réalité il n'avait pas d'artillerie et que, découragé, il n'avait pas la moindre intention de l'attaquer.

LE REDRESSEMENT FINANCIER.

Presque malgré lui, le général Gomes da Costa l'emporta finalement, mais il se révéla vite incapable de gouverner.

Les menées de politiciens de l'ancienne République et des révoltes de militaires liés à des factions allaient tout compromettre, quand le général Carmona appela au gouvernement le seul homme qui paraissait

capable de redresser la situation financière catastrophique du pays : c'était le professeur Oliveira Salazar. Celui-ci, arrivant de l'université de Coïmbre, entra définitivement au gouvernement comme ministre des Finances en avril 1928, parce que les conditions qu'il posait pour remplir cette charge furent cette fois-ci acceptées :

« Il fixerait le plafond budgétaire de chaque ministère.

« Il disposerait du droit de veto sur toute dépense nouvelle.

« Il participerait à la rédaction des textes législatifs de chaque ministère ayant des conséquences fiscales ou financières. »

Bref, il allait pouvoir contrôler toutes les recettes et couper dans les dépenses 140 millions reconnus « inutiles » !

Pour cela, il n'hésita pas à se comporter en « dictateur » et il revendiqua même le mot : « Notre dictature se rapproche évidemment de la dictature fasciste par le renforcement de l'autorité, la guerre déclarée à certains principes de la démocratie, par son caractère nationaliste, sa préoccupation de l'ordre social. Elle s'en éloigne cependant par ses procédés de rénovation. »

Salazar se révéla être un rigoureux gestionnaire, un notaire scrupuleux, un honnête « père de famille ». La dette flottante intérieure et la dette extérieure furent liquidées. Le taux d'emprunt des obligations du Trésor fut diminué des deux tiers. L'*escudo* devint une monnaie forte et respectée.

OLIVEIRA SALAZAR, L'ÉLU DE NOTRE-DAME.

À la différence des apparitions des dix-neuvième et vingtième siècles, qui n'ont pas libéré la France de son asservissement à des pouvoirs francs-maçons, Fatima a provoqué au Portugal une restauration de la Chrétienté, et cela malgré le ralliement à la République imposé aux catholiques portugais par le pape Benoît XV en 1919.

Salazar se rendit à Fatima dès le 12 mai 1929, accompagné du général Carmona et de plusieurs membres du gouvernement. Cet hommage officiel symbolisait la merveilleuse transformation du Portugal, passé du pire des régimes maçonniques à un gouvernement national résolument favorable à l'Église.

Salazar remplira sa lourde charge comme un « ministère de Dieu pour le bien commun ». C'est pourquoi son ancien condisciple à l'université de Coimbra, Mgr Manuel Trindade Salgueiro, pourra lui écrire : « Depuis longtemps, je vous considère dans un état de sacrifice permanent. » (Franco Nogueira, *Salazar*, t. 4, Coimbra, 1980, p. 128)

Salazar attribuait la renaissance du Portugal à Notre-Dame de Fatima, mais lui-même en a été l'instrument prédestiné. Le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, lui aussi son ancien condisciple, lui écrivait : « C'est toi qui as été choisi par Dieu pour réaliser de si grandes choses presque miraculeusement. Tu es attaché au miracle de Fatima : tu étais dans la pensée de Dieu au moment où la très Sainte Vierge préparait notre salut. Et tu ne connais pas encore tout. Il y a des victimes choisies par Dieu qui prient pour toi et accumulent des mérites en ta faveur. »

Salazar récitait tous les soirs son chapelet. « Jamais, mais jamais, il ne l'oubliait. » Plus tard, quand il apprit que le chapelet était attaqué, dénigré, il révéla le fond de son cœur : « Quelle catastrophe ! Ne récitez pas le chapelet et vous verrez ce qui arrivera ! Notre-Dame aime beaucoup cette dévotion, on doit la maintenir dans notre patrie. »

Heureux État, heureuse nation, dont le président recommande le chapelet à ses concitoyens !

« FAIRE VIVRE LE PORTUGAL HABITUELLEMENT. »

Après avoir encore été troublé, au début des années 1930, par des insurrections armées de groupuscules d'extrême gauche, le Portugal deviendra le pays le plus stable de l'Europe : le général Carmona demeurera président de la République jusqu'à sa mort, en 1951, et Salazar dirigera le gouvernement de 1932 jusqu'en 1968, et avec quelle sagesse !

« Pour moi, déclarait-il, je n'ai qu'un but, c'est faire vivre le Portugal habituellement ! Nous voulons à tout prix y préserver la simplicité de vie, la pureté de mœurs, la douceur de sentiments, l'équilibre des relations sociales, cet air familial modeste, mais digne, qui est le propre de la vie portugaise. »

Les ennemis de l'État nouveau et de son régime corporatif accusaient Salazar d'être responsable du faible niveau de vie d'une grande partie de la population. Très conscient que son pays était pauvre et peu industrialisé, le président leur répondait : « Nous déplorons, comme vous, de ne pas nous trouver en première ligne des peuples les plus riches et les plus développés. » Réaliste, il ajoutait : « Nous n'y serons jamais. Ceux qui envisagent une telle possibilité ignorent profondément les données du problème. Sans aucune richesse du sol, du sous-sol ou du littoral, notre plus grande ressource dans la métropole, c'est encore l'homme et le travail qu'il produit. Pour les élever l'un et l'autre au niveau souhaité, il faudra du travail, il faudra de grands efforts, il faudra du temps. »

Ce que l'Immaculée avait promis lors de ses apparitions de 1917, si ses demandes étaient satisfaites, s'est accompli au Portugal qui fut miraculeusement préservé de la guerre par deux fois : d'abord en 1936, il échappa à une contagion de la lèpre communiste espagnole, puis lors de la Seconde Guerre mondiale.

PRÉSERVÉ DE LA CONTAGION RÉVOLUTIONNAIRE.

La menace était grave pour le Portugal en 1936 quand la révolution embrasait l'Espagne et aurait pu facilement passer au-delà de la frontière. Néanmoins, il n'y eut presque aucun départ d'incendie dans le pays.

Quand le 8 septembre 1936, deux bateaux de guerre, l'aviso "Albuquerque" et le contre-torpilleur "Dao", se mutinèrent pour rejoindre les Rouges d'Espagne, Salazar réagit immédiatement, donnant l'ordre de les bombarder jusqu'à ce qu'ils se rendent ou qu'ils coulent : « Les bateaux de la marine portugaise, déclara-t-il, peuvent être mis par le fond ; mais ils ne peuvent arborer un autre pavillon que celui du Portugal. » Salutaire décision. Car les mutins furent rapidement mis à la raison, et la nation échappa aux horreurs de la révolution.

Si Salazar pouvait agir de manière aussi efficace, c'est qu'il avait le ferme appui d'une hiérarchie qui justifiait moralement son action. Voici ce que les évêques portugais écrivaient dans une de leurs *Lettres pastorales* à propos de ces mutineries et de leur répression :

« Cependant, les ennemis de la paix ne désarment pas. Le jour de septembre dédié à la Nativité de Notre-Dame, – avant même que la capitale s'aperçoive du péril –, un mouvement révolutionnaire se dessine, qui est tout de suite étouffé.

« Nous pouvons nous réjouir sans réserve de la victoire de l'ordre dont l'Église enseigne le respect aux hommes, et sans lequel il ne peut y avoir ni progrès ni liberté. »

Plus tard, le président Salazar échappa à une tentative d'assassinat. C'était le dimanche 4 juillet 1937, à 10 h 30. Comme il se rendait selon son habitude à la chapelle privée de la maison d'un ami, le Dr José Trocado, une puissante bombe dissimulée dans une caisse de fer explosa à trois mètres de lui, au moment où il descendait de voiture. N'ayant pas été touché, il dit aux passants affolés qui s'attroupaient : « *Calmez-vous !* » Et à son hôte : « *Allons à la messe.* » En sortant de la chapelle, comme on insistait pour qu'il se reposât, il répondit : « Non. Puisque Dieu n'a pas voulu que je meure, je vais travailler. »

Conscients que leur pays devait la sauvegarde de sa paix intérieure à la sagesse politique et à l'énergie de Salazar, les évêques reconnurent publiquement dans l'échec de cet attentat la marque de la protection divine à son égard : « Dans l'ombre ténébreuse, on trame froidement, avec une précision diabolique, des attentats contre la vie de celui qui, plus que personne, a la charge de veiller sur la paix et sur la sécurité de tous, et qui, sous la haute présidence du chef vénéré de l'État, a tant mérité de la nation portugaise. Mais la main toute-puissante de la Providence détourna le coup que les mains criminelles avaient préparé avec tant d'habileté et de minutie qu'ils croyaient la réussite scientifiquement assurée. » (*Lettre pastorale collective de 1938*)

MIRACLE DE PAIX.

En 1938, le grand conflit mondial approchait. Le Portugal parviendrait-il à conserver sa neutralité ? Rien n'était moins sûr.

Cependant, sept mois avant la déclaration de guerre, le 6 février 1939, sœur Lucie communiqua à Mgr da Silva une magnifique promesse : dans cette guerre imminente et horrible, le Portugal serait épargné à cause de la consécration nationale au Cœur Immaculé de Marie, accomplie par ses évêques en 1931.

Afin d'obtenir ce miracle de paix, sœur Lucie transmit plusieurs avertissements à la hiérarchie portugaise : elle invitait les évêques à renouveler la consécration de leur nation au Cœur Immaculé de Marie et à prêcher la conversion et la pénitence. Les évêques portugais prirent très au sérieux ces avertissements. Le 2 février 1941, ils publièrent une *Lettre pastorale collective* sur les angoisses de la guerre et la nécessité de la réparation. L'année suivante, en 1942, pour le jubilé des apparitions, ils adressaient, une fois de plus, une vigoureuse exhortation à tous les Portugais, donnant en exemple la vie héroïque des trois pastoureaux de Fatima : « Dans les révélations de Fatima, il n'est question que de péché, de pécheurs, de l'enfer, de réparation, de conversion, de miséricorde. Les pauvres petits bergers de Fatima l'avaient bien compris, eux qui firent de si grandes pénitences pour obtenir la conversion des pécheurs et pour consoler le Cœur Immaculé de Marie. »

Ainsi, la consécration nationale du Portugal au Cœur Immaculé de Marie valut à ses évêques la grâce d'écouter docilement les avertissements de Notre-Dame, puis d'entraîner leur peuple à s'y conformer.

Dans les moments les plus dramatiques de la guerre, le président Salazar ne cessait d'implorer le secours de l'Immaculée, par exemple lorsqu'Hitler prévoyait l'occupation des ports portugais le 10 janvier 1941 pour empêcher un débarquement anglais. Comme le führer avait informé le général Franco de sa décision de lancer l'assaut contre Gibraltar, le président portugais passa la nuit entière à téléphoner au Généralissime afin qu'il ne permette pas aux troupes allemandes de traverser l'Espagne et, en même temps, il récitait son chapelet. Il passa la nuit avec une main au téléphone et l'autre avec son chapelet. Et le miracle se produisit. Hitler renonça à son projet.

Le miracle de paix, dont a joui le Portugal, est illustré par le premier tableau du troisième Secret : Notre-Dame arrête les flammes qui jaillissent de l'épée de l'Ange, elle éteint les flammes de la guerre.

SŒUR LUCIE SOUTIENT SALAZAR CONTRE LA DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE.

Le président Salazar et sœur Lucie, le 13 mai 1967, à Fatima.

Ainsi, Salazar fut l'homme providentiel accordé par Dieu au Portugal pour le maintenir en paix. Sœur Lucie l'a elle-même affirmé en 1945, quand une conjuration internationale se noua contre lui, avec la complicité de la démocratie chrétienne portugaise. La voyante écrivit à Mgr da Silva le 7 novembre 1945 : « *Le Bon Dieu veut que Nos Seigneurs les évêques, pendant le peu de jours qui nous restent avant les élections, parlent au peuple, par l'entremise du clergé et de la presse, pour dire que Salazar est la personne qu'Il a choisie pour continuer à gouverner notre patrie, que c'est à lui que seront accordées la lumière et la grâce pour conduire notre peuple par les chemins de la paix et de la prospérité.* »

À la fin du pontificat de Pie XII, en 1958, les démocrates-chrétiens se mobilisèrent de nouveau contre Salazar, avec la complicité de diplomates du Saint-Siège. La lettre à Salazar de Mgr Antonio Ferreira Gomes, évêque de Porto, qui fut largement diffusée dans le pays, était un manifeste en faveur des libertés démocratiques. Mgr Gomes tentait de briser l'accord profond qui existait entre l'Église et l'État portugais. De surcroît, des militants catholiques et royalistes organisèrent une conspiration militaire en faveur du duc de Bragance et d'une monarchie constitutionnelle.

Sœur Lucie, au courant de cette perfide contestation et de ces complots, écrivait : « *Nous nous attristons sincèrement de la monstrueuse ingratitude envers notre très digne président du Conseil et nous demandons à Dieu qu'il illumine les esprits aveugles et obstinés. Qu'il donne à son Excellence santé et courage afin de porter la croix pour Dieu et pour la patrie.* » (5 juillet 1959)

En 1961, les provinces portugaises d'Afrique subirent les premières attaques "d'indépendantistes", c'étaient des incursions d'étrangers venant de pays frontaliers, qui assassinaient des Blancs, mais aussi et surtout des indigènes, pour instaurer la terreur parmi les populations. Ayant défendu fermement l'intégrité du territoire national, le président Salazar fut très critiqué par les progressistes, complices des rebelles, et, de plus, il se trouva en butte à une nouvelle conjuration internationale. Sœur Lucie s'en alarma :

« *Je suis préoccupée par ce qu'on me dit de l'état de santé précaire de monsieur le président du Conseil. Que Notre-Dame le garde ! Étant donné les derniers événements, je ne m'étonne pas qu'il s'en ressente. Dieu seul pourra savoir tous les soucis, chagrins et sacrifices qu'ils lui ont causés !*

« *Quel dommage que tous les fous ne puissent être internés dans les maisons de santé ! Ah ! si seulement Dieu daignait, dans son immense miséricorde, donner à tous ces gens un tout petit peu plus de jugement. Mais peut-être permet-il cela pour nous faire mériter une meilleure place au Ciel puisque, en même temps, nous expions nos propres péchés et faisons un peu pénitence pour nous et pour les autres.* » (2 avril 1961)

Le président n'avait nullement démérité : « *Pour l'instant*, disait sœur Lucie, *Salazar est l'homme choisi par la divine providence, et un seul de ses cheveux blancs vaut plus que tous ces blancs-becs sans expérience qui s'agitent dans les rues là-bas.* » Elle fustigeait une manifestation qui avait eu lieu à Lisbonne, inspirée et exploitée par les opposants à la politique coloniale du président. Elle poursuivait : « *Nous devons remercier Dieu de la grâce qu'il nous fait en nous donnant des gouvernants d'une si grande valeur, et nous devons leur être reconnaissants de tant travailler et se sacrifier pour le bien général de la nation, dont dépend le bien particulier de chacun de nous.* » (20 octobre 1961)

En septembre 1968, le président Salazar fut terrassé par une hémorragie cérébrale. Sœur Lucie pria très ardemment pour obtenir le « *miracle* » de son rétablissement : « *Il est certain*, écrivait-elle le 29 septembre 1968, *que toute vie humaine a une fin sur la terre, pour commencer une vie meilleure dans le Ciel, mais il y a des personnes que, nous autres, nous voudrions conserver beaucoup plus longtemps parmi nous. Sa valeur et son action sont pour le monde un exemple qui indique et encourage le bien dont le monde est tellement dépourvu !* »

Étant entré dans le coma, Salazar fut déchargé de ses fonctions. Quelques jours après, le 9 octobre 1968, sœur Lucie lui rendit ce bel hommage : « *Nous sommes comme une grande famille qui pleure l'absence du père, car monsieur le président Salazar fut non seulement un grand chef de gouvernement, mais aussi un père pour tous, qui chercha toujours le bien de tous, quoique beaucoup ne l'aient pas su, ou n'aient pas voulu le comprendre !* »

LA RÉCONCILIATION AVEC LE MONDE RÉPROUVÉE PAR LE CARDINAL CEREJEIRA.

Le président du Conseil a toujours gouverné avec le soutien moral du patriarche de Lisbonne qui dénonçait publiquement le « progressisme de certains catholiques contaminés par l'esprit marxiste ». Ce fut un des thèmes de son homélie prononcée à Fatima, devant cent cinquante mille pèlerins, au mois d'avril 1959, lors du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Action catholique portugaise. Dans ses mises en garde, il s'appuyait sur l'enseignement de saint Pie X : « Le chrétien de gauche fait de la démocratie une religion : l'unique traduction politico-sociale authentique de l'Évangile. Telle fut l'erreur, par exemple, du Sillon français que Pie X condamna. » (*Toute la vérité sur Fatima*, tome 4, éd. CRC, p. 186)

Le patriarche observait que cette hérésie séduisait et désorientait des membres de son clergé. Voici des extraits de son discours du 18 novembre 1959, adressé aux prêtres venus lui rendre hommage pour le trentième anniversaire de son élévation à la pourpre cardinalice :

« La tentation politico-sociale est terrible aujourd'hui. Satan jouit d'une audience jamais vue : comme il avait promis au Seigneur l'empire du monde, il promet maintenant aux hommes le paradis sur la terre.

« Lorsque Pie X, le saint Pape, condamna le Sillon, il adressa aux évêques français des paroles qui semblent avoir été dites aujourd'hui. Eh bien ! elles datent d'un demi-siècle, car elles furent prononcées le 25 août 1910 ! Le Sillon avait identifié l'Évangile avec l'idéal de la démocratie qui serait sa réalisation temporelle. Saint Pie X disait : "Eh quoi ! on inspire à votre jeunesse catholique la défiance envers l'Église, leur mère ; on leur apprend que, depuis dix-neuf siècles, elle n'a pas encore réussi dans le monde à constituer la société sur ses vraies bases ; qu'elle n'a pas compris les notions sociales de l'autorité, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité et de la dignité humaine."

« Oubliant que l'Église est bâtie sur la "Pierre" contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas, certains se sont empressés d'emboîter le pas au "mouvement de l'histoire" dans la crainte que l'Église soit retardataire. Ils réclament, du moins à l'intime, qu'elle s'adapte au monde moderne, dans l'espoir généreux, mais illusoire, d'une parfaite réconciliation entre l'Église et le monde, malgré l'avertissement de l'Apôtre, selon lequel nous ne devons pas nous conformer au monde.

« Comme le Seigneur le rappela un jour aux Apôtres, le moment est venu de nous examiner pour savoir de quel esprit nous sommes et pour ne pas succomber à la tentation de trahir l'Église tout en ayant l'intention de la servir. » (*Ibid.)*

LES VŒUX DE MGR TRINDADE SALGUEIRO POUR VATICAN II.

En 1960, les évêques portugais, excepté Mgr Gomes, conservaient le dogme de la foi et voulaient le défendre, comme en témoignent les vœux qu'ils adressèrent à Rome pour le concile Vatican II. Ainsi, Mgr Manuel Trindade Salgueiro, archevêque d'Évora, écrivait au Secrétaire de la commission antépréparatoire de Vatican II :

« D'après la tradition fondée sur la nécessité de condamner ouvertement le péché, il faut frapper d'anathème les erreurs et les [mauvaises] mœurs. C'est pourquoi le libéralisme religieux actuel, qui s'efforce de reléguer Dieu et son Christ dans les temples et les sanctuaires, empêchant toutes les manifestations extérieures du culte, doit être frappé de la condamnation effective déjà clairement énoncée dans le *Syllabus* et par le premier Concile du Vatican.

« Plus que jamais nos adversaires, qui nient la divinité du Christ et même son humanité, ont perdu l'esprit. Il faut lancer l'anathème sur ceux qui commettent un si grand péché contre la foi et contre l'histoire.

« Jamais l'athéisme n'a atteint les proportions diaboliques de notre temps. Cet athéisme, qui s'élève contre la religion, par le moyen du marxisme, s'efforce de supprimer le saint nom de Dieu et toutes les manifestations religieuses dans la cité, dans la famille, et même dans les consciences individuelles. Ce n'est pas simplement une révolution économique et sociale, c'est également un épouvantable système philosophique, qui abhorre toutes les choses spirituelles.

« La sainte Église a montré à maintes reprises et surtout par les paroles fermes de Pie XI et de Pie XII la fausseté d'un enseignement si pervers. Nul doute qu'elle le condamnera solennellement pour ses aspects contraires au christianisme et à l'humanisme. » (*Acta et documenta concilio œcumenico Vaticano II Apparando, Series I, Volumen II, Pars II*, p. 589)

Hélas ! dans son discours d'ouverture de Vatican II, le 11 octobre 1962, le pape Jean XXIII prit le contrepied de ces vœux.

LA DEMANDE PROPHÉTIQUE DE LA DÉVOTION RÉPARATRICE.

Dans les années 1960, la fidélité du Portugal à sa vocation colonisatrice le mettait à part dans le concert des nations.

En 1961, alors que l'opinion publique mondiale était mobilisée en faveur des terroristes étrangers et communistes qui pénétraient en Angola, Salazar se trouva trahi jusque dans son gouvernement.

Les évêques portugais réagirent en montrant que les prophéties de Fatima étaient en train de s'accomplir : la Russie répandait ses erreurs dans le monde. Le remède, c'était la dévotion au Cœur Immaculé de Marie : « Notre-Dame est venue pour sauver les pécheurs et apporter la paix au monde. Elle a montré son Cœur douloureux et Immaculé, entouré d'épines (les épines enfoncées par nos péchés), comme étant le refuge des pécheurs et le recours contre les maux de ce monde. Pour son Cœur maternel, Elle a demandé ***réparation amoureuse***... et consécration. » (*Lettre pastorale du 30 avril 1961*)

Le président Salazar s'inquiétait de l'orientation que le pape Paul VI donnait à son pontificat et au concile Vatican II. Il écrivait au cardinal Cerejeira le 21 novembre 1964 : « Au Vatican même, on pense beaucoup à la démocratie chrétienne, on pense au libéralisme, on permet le progressisme. Dieu fasse que je n'aie jamais à voir le résultat de ces deux doctrines et de ces deux attitudes au Portugal. » (Cardoso Reis, *Salazar e o Vaticano*, Lisboa, 2006, p. 313) Salazar dit *deux* doctrines et non *trois*, parce qu'il considère la démocratie chrétienne et le libéralisme comme une seule et même dangereuse chimère.

Au cours du Concile, l'évêque de Fatima, Mgr Joao Venancio, fut proche des évêques traditionalistes du *Coetus internationalis patrum*. Mais comme tous ses confrères portugais, il signa finalement tous les décrets de Vatican II.

Cependant, il demeura attaché aux révélations de Notre-Dame et recommanda dans ses *Lettres pastorales* la pratique de la ***dévotion réparatrice des premiers samedis***. Il comprenait d'autant plus la nécessité de consoler notre Mère du Ciel qu'il avait été scandalisé lors du Concile par le mépris des réformateurs à l'égard de Marie Médiatrice.

Assurément, la dévotion réparatrice était une demande prophétique, puisqu'au vingtième siècle les offenses au Cœur Immaculé de Marie ne furent plus seulement le fait d'impies, adversaires déclarés de l'Église, comme c'était le cas en 1917 au Portugal, mais les outrages au Cœur Immaculé furent proférés au sein même de l'Église, par les théologiens modernistes dont les thèses triomphèrent au concile Vatican II.

La mort du président Salazar en 1970, puis le renouvellement de l'épiscopat portugais par le pape Paul VI permirent la mise en œuvre de la réforme conciliaire au Portugal, ce qui provoqua un attiédissement de la dévotion au Cœur Immaculé et mit fin, en quelque sorte, au miracle portugais.

AU PORTUGAL SE CONSERVE LE DOGME DE LA FOI.

Cependant, comme les Portugais ont répondu, du moins dans leur meilleure part, aux requêtes du Ciel, il n'est pas surprenant de trouver à la fin de la deuxième partie du Secret du 13 juillet 1917, comme en appendice, la promesse : « ***Au Portugal se conservera toujours le dogme de la foi***. »

Si le dogme de la foi se conserve au Portugal, c'est grâce au contenu des révélations de Fatima qui constituent un véritable catéchisme, le « catéchisme de Notre-Dame ». L'évêque de Fatima, Mgr do Amaral, le disait en 1975, dans un raccourci saisissant : « S'il n'y a pas d'article du *Credo* qui ne soit mis en doute aujourd'hui, il n'y a pas de vérité de foi qui ne soit affirmée par Fatima. »

Sœur Lucie a souvent expliqué que c'est par la récitation du chapelet que l'on conserve la foi. Donc, si des Portugais, du moins les plus fervents, ont gardé et gardent encore la foi véritable, c'est très concrètement par le pèlerinage de Fatima et la pratique du chapelet, dévotion qui plaît souverainement au Cœur Immaculé de Marie.

Certes, le mouvement portugais des *Croisés de Fatima*, d'institution épiscopale et officiellement dirigé par l'évêque de Leiria, a été réformé au début des années 1980. Il est devenu le *Mouvement du Message de Fatima*. Néanmoins, la récitation quotidienne du chapelet demeure la première obligation de ses membres.

Dans le cadre de la célébration du centenaire des apparitions de Pontevedra et de la théophanie de Tuy, ce mouvement a organisé une campagne pour propager au Portugal la dévotion réparatrice. Pour en montrer les fruits, citons le témoignage d'un prêtre, publié en décembre dernier dans la *Voz da Fatima*, le mensuel du sanctuaire : « J'ai eu la joie de participer au pèlerinage du *Mouvement du Message de Fatima* à Pontevedra et à Tuy. Bien que je connaisse déjà Pontevedra, revenir visiter ce lieu est toujours un événement de grâce. Revivre la demande de Notre-Dame concernant les cinq premiers samedis, en vue de la réparation envers son Cœur Immaculé, continue de nous interpeller ; et, dans ce monde si fragmenté, cela nous montre aussi combien nous avons besoin de réparer nos propres fautes. Père Agustín Torti. »

L'ÈRE NOUVELLE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.

Le renouveau de la Chrétienté portugaise au vingtième siècle a montré ce que la très Sainte Vierge, Médiatrice de toutes grâces, peut faire et

veut faire pour nos nations chrétiennes tombées dans le laïcisme, l'immoralisme et toutes les plaies du monde démocratique. Et elle l'accomplira quand la hiérarchie, en premier lieu le Saint-Père, approuvera et recommandera la dévotion réparatrice qui est le moyen voulu par Dieu pour sauver de l'apostasie tant les âmes que les nations.

Le cardinal Cerejeira affirmait très justement en octobre 1942, c'est-à-dire pendant la Seconde Guerre mondiale, quand le Portugal demeurait un îlot de paix : « Nous croyons que les apparitions de Fatima ouvrent une ère nouvelle, celle du Cœur Immaculé de Marie. Ce qui s'est passé au Portugal proclame le miracle. C'est l'annonce de ce que le Cœur Immaculé de Marie prépare pour le monde. »

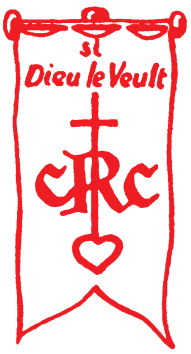
Cela adviendra quand la fête en l'honneur du Cœur Immaculé sera élevée au rang de première classe, devenant l'une des principales fêtes de la sainte Église, conformément à ce que sœur Lucie a si souvent demandé, en précisant : « Ce désir n'est pas seulement mien. Quelqu'un l'a déposé en moi. Il provient des très Saints Cœurs de Jésus et de Marie. » Quant au saint Rosaire, il sera déclaré prière liturgique.

Le règne universel du Cœur Immaculé de Marie sera « un temps non d'utopie, non de paradis, écrit l'abbé de Nantes, mais de vraie religion et de paix, d'ordre, de sage prospérité qui s'étendront à toute la terre. Ce temps, personne n'en sait conjecturer la durée ; Jésus lui-même déclarait l'ignorer. Le Père seul sait quand sera l'heure de son avènement. Mais durant ce temps, quarante ans, cent ans, ou deux mille ans ? la vertu de l'Évangile se manifestera dans toute sa force. Les hommes resteront libres, les uns pécheurs, sensuels, d'autres vertueux ou saints (Ap 22, 11) ; ce mélange des bons et des mauvais subsistera jusqu'au bout. Mais l'Église aura instauré dans le monde la vraie et unique religion », la religion de Fatima ! « Le Saint-Sacrifice de la messe aura partout supplanté les autres cultes, faisant monter vers Dieu sans cesse par toute la terre la louange sainte du Seigneur crucifié. Les institutions majeures de la société humaine seront chrétiennes et procureront l'unité, la paix, la justice au genre humain, non sans les irréductibles imperfections et faiblesses qu'y mêlera sans cesse le péché. Telle sera la nouvelle Chrétienté dont celle des siècles antérieurs à la grande apostasie ne devait être que l'esquisse. » ("*L'avenir du monde*", CRC nº 83, août 1974, p. 14)

frère François de Marie des Anges.

À Pontevedra, dans l'ancien couvent des religieuses dorothées, l'étage, où se trouvait la petite chambre de sœur Lucie, a été transformé en une grande chapelle. Son ornementation rappelle l'apparition du 10 décembre 1925 qui a eu lieu à l'endroit où se trouve le tableau la représentant.

BEATI IMMACULATI IN VIA



HEUREUX ceux qui marchent dans la voie de l'innocence ! C'est ainsi que commence le grand psaume 119 qui développe inlassablement ce thème. Nous le récitons tout au long des dimanches et jours de fête : bien souvent donc, pendant le temps pascal. Au sens littéral, il s'agit de la voie des commandements de Yahweh, la voie de la fidélité. Au sens spirituel, c'est le chemin du Ciel, de l'Église, de la CRC, le chemin de l'Immaculée !

LA VOIE DE LA CONVERSION

Le dimanche 19 avril, frère Bruno eut la joie de donner la coule monastique à notre nouveau frère Armand-Marie des Martyrs, après que celui-ci l'eut assuré de la fermeté de sa résolution : « ***Ne comptant pas sur mes propres vertus mais sur la grâce surabondante de Dieu, mon souverain Seigneur et seul Sauveur, je suis décidé à répondre aux exigences de notre vocation, chaque jour, de mon mieux, et je veux m'engager dans cette voie sans retard et pour toujours, s'il vous plaît.*** » (Cérémonial de vêture des Petits frères du Sacré-Cœur, composé par frère Georges de Jésus-Marie)

La veille, frère Bruno avait répondu à la coulpe du postulant en l'encourageant à un plus grand amour du Cœur Immaculé de Marie, à l'école des saints pastoureaux de Fatima. Comme elle fut le moyen de leur sainteté, cette dévotion est aujourd'hui le ressort de notre vie religieuse, telle que nous l'a enseignée notre Père : « *Cette dévotion envahissante prendra tout votre cœur et vous parviendrez à la perfection, sans même y prendre garde, tout occupé que vous serez à consoler votre divine Mère.* »

Notre Saint-Père le pape Léon XIV a rappelé récemment cette primauté de l'amour en commentant le discours après la Cène : « "***Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements.***" (Jn 14, 15) *L'amour de Dieu est la condition de notre justice.* » (*Regina Cœli* du 10 mai 2026)

Mais hélas ! ce fut pour nier la vérité complémentaire, l'exigence d'une réponse de notre part. Non, pour Léon XIV, Jésus « *nous libère d'un malentendu, à savoir l'idée que nous sommes aimés si nous observons les commandements : notre justice serait alors une condition de l'amour de Dieu* ». Selon le Pape, ce serait là « *un chantage* ». C'est pourtant bien ce que Notre-Seigneur enseigne à ses Apôtres quelques versets plus loin : « ***Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.*** » (Jn 15, 14)

Cette parole limpide condamne **l'hérésie du pur amour**, passée en dogme de la religion conciliaire, quiétiste et charismatique, et enseignée par le Pape : « *Le Christ est lui-même le critère, la norme de l'amour véritable : Celui qui est fidèle, pour toujours, pur et inconditionnel. Celui qui ne connaît ni "mais" ni "peut-être", Celui qui se donne sans vouloir posséder, Celui qui donne la vie sans rien prendre en échange.* » (*ibid.*)

Comment nous réjouirions-nous d'un amour qui serait indifférent à notre réponse ? Notre bonne Mère du Ciel, au contraire, est très soucieuse de nous voir correspondre à ses grâces. Frère Bruno rappela à notre postulant comment, au fil de ses apparitions, de la Rue du Bac à Fatima, elle se manifesta comme une éducatrice avisée, **une admirable maîtresse des novices** ! s'appliquant à corriger ses petits confidents de leurs défauts, à les guider sur le chemin de la sainteté, afin de pouvoir leur départir plus largement ses grâces et de les accueillir finalement au Ciel. En rassemblant ses paroles, on obtiendrait le plus parfait directoire pour la vie religieuse ! Notre frère évoqua certaines de ces leçons, en s'arrêtant spécialement sur les apparitions de Notre-Dame de Pellevoisin, dont Estelle Faguette nous a transmis les conseils. Quelle sage directrice de conscience, si miséricordieusement exigeante ! « ***À l'avenir, tâche d'être fidèle. Fais encore des progrès. Ne perds pas les grâces qui te sont données, et publie ma gloire.*** » (3e apparition, 16 février 1876)

LA VOIE DU MARTYRE

Notre-Dame avait bien averti Estelle : « ***Tu souffriras, et tu ne seras pas exempte de peines. C'est ce qui fait le mérite de la vie.*** » (2e apparition)

De la même manière, avant de revêtir le postulant de l'habit de notre Ordre, le Prieur lui précise que les sentiers de l'Évangile sur lesquels il s'élance en entrant dans la vie religieuse convergent vers le Calvaire, pour s'y unir plus étroitement à Jésus et Jésus Crucifié, par l'amour et l'imitation : « ***Comme le Fils de l'Homme n'est pas venu pour se faire servir mais pour servir et donner sa vie en rédemption pour beaucoup.*** »

LES MARTYRS DU TROISIÈME SECRET.

Dans son sermon, frère Bruno expliqua que **le martyre est ainsi l'accomplissement plénier de notre vocation de Petits frères du Sacré-Cœur**, à la suite de saint Charles de Foucauld, à l'exemple de notre Beau Pasteur « *qui donne sa vie pour ses brebis* », fêté en ce deuxième dimanche après Pâques.

La troisième partie du Secret de Fatima nous révèle le prix et la fécondité du sang des martyrs

dans une Église à moitié en ruine. Nous serions acculés au désespoir sans le tableau final : « ***Sous les deux bras de la Croix, il y avait deux Anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs, et avec lequel ils arrosaient les âmes qui s'approchaient de Dieu***. »

Vision inattendue, où le sang des martyrs semble couler à la place de celui du Sauveur ! Dans une Église dévastée, où la Croix du Christ est si souvent évacuée, où le Saint-Sacrifice de la Messe est de moins en moins célébré par un clergé de moins en moins nombreux, en un mot, où Jésus-Christ peine à répandre son Sang rédempteur et vivifiant, eh bien ! nous voyons que c'est le Précieux Sang des martyrs qui lui sert de substitut afin que, malgré les persécutions des puissances du Monde, malgré l'apostasie de la hiérarchie et de tant de fidèles, la vie divine continue à féconder l'Église, le monde, toutes les âmes qui s'approchent de Dieu. C'est une promesse consolante de résurrection après l'épreuve.

Dans la lumière du Secret de Fatima, le martyre nous apparaît comme la plus haute des vocations : la plus parfaite identification à notre Chef et Rédempteur, mais aussi le plus fécond service de l'Église, malade du Concile comme d'une leucémie. Elle a bien besoin de la transfusion d'un sang purifiant !

Plus particulièrement, nous autres, disciples de l'abbé de Nantes, religieux ou phalangistes, nous avons la charge de poursuivre et de faire connaître le combat et l'œuvre doctrinale de notre Père, pour la renaissance de l'Église. Mais nous assistons impuissants à sa consomption, relégués à la dernière place. Nous nous voyons tellement trop petits pour la tâche à accomplir ! Comme les martyrs des temps jadis qui conquirent les plus redoutables empires païens, notre plus haut, notre plus utile service de l'Église serait de verser notre sang pour notre foi.

Encore faut-il s'y préparer, par l'application à nos devoirs d'état et aux vertus religieuses, la mortification de notre esprit propre. Et puisque nous sommes les gardiens d'une doctrine capable de guérir l'Église de son mal, il nous appartient de l'étudier sans cesse, afin d'être en mesure d'en rendre compte le jour venu, de confesser, de défendre notre foi, de mourir pour la vérité !

Notre Père a inscrit cet idéal dans notre Règle : « ***Que les frères considèrent la recherche de la Sagesse et de la science comme très sérieuse, pour la Gloire de Dieu mieux contemplée, pour la foi de l'Église ainsi proclamée et soutenue. Qu'ils invoquent en ces temps de persécutions les martyrs et les confesseurs pour demeurer avec constance unis dans la pleine vérité de Dieu et désireux de mourir pour elle***. » (article nº 41)

Hélas ! le Saint-Père est pour l'heure bien loin de cet esprit du martyre. Il cherche à construire la paix par le dialogue interreligieux. À une délégation musulmane du Sénégal, le 9 mai, il a proposé pour fondement d'une fructueuse collaboration au service de la paix et de l'humanité, la Déclaration universelle des droits de l'homme : « *Chrétiens et musulmans, nous croyons ensemble que tout être humain est façonné par les mains de Dieu, ainsi revêtu d'une dignité que nulle loi ni aucun pouvoir humain n'a le droit de confisquer. Les nations du monde l'ont ainsi proclamé :* "***Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits***." »

Les droits de l'Homme, voilà bien le credo du Masdu ! « *Désunis sur le culte de Dieu, les peuples pourront enfin s'unir dans un même culte de l'Homme !* » (CRC nº 60, sept. 1972)

Quand on songe aux milliers de martyrs de la Révolution française qui préférèrent mourir plutôt que de faire allégeance à ces principes impies, conçus dans les loges maçonniques pour ruiner les nations chrétiennes et l'Église, on est épouvanté de constater qu'ils sont devenus depuis soixante ans le programme officiel du Saint-Siège !

LES MARTYRS DES CARMES.

C'est précisément à l'un des bienheureux martyrs des Carmes, tombés glorieusement en martyrs le 2 septembre 1792, que notre nouveau frère doit son nom : **le bienheureux Armand de Foucauld** (1753-1792), l'arrière-grand-oncle de saint Charles de Foucauld. Frère Bruno nous raconta sa vie l'après-midi, en suivant la brève biographie qu'avait publiée en 1902 Catherine de Flavigny, la cousine du Père de Foucauld, sœur aînée de Marie de Bondy.

Armand de Foucauld, grand-vicaire d'Arles, accomplit son ministère dans l'ombre de son archevêque et cousin germain, Mgr Jean-Marie du Lau, l'un des plus éminents et des plus saints prélats de son siècle. Tout est édifiant dans le récit des dernières semaines, des dernières heures de ces confesseurs de la foi, jusqu'à leur martyre, offert avec une sérénité qui stupéfia certains de leurs bourreaux eux-mêmes.

La comtesse de Flavigny concluait ainsi sa brochure : « *En revendiquant l'honneur d'appartenir aux familles des prêtres que l'Église espère canoniser* – ils ne seront béatifiés qu'en 1926 –, *on se dit : N'oublions pas que nous sommes d'une sainte race, sachons croire, sachons souffrir et mourir, afin de rendre témoignage au Christ mort pour l'amour de nous. Seigneur Jésus crucifié, permettez que votre bienheureux serviteur Armand se suscite des émules parmi ses petits-neveux ; perpétuez dans le sang des Foucauld versé pour votre gloire, la vocation la plus haute qui soit : l'appel au martyre.* »

Nous devinons avec quel enthousiasme son cousin, frère Charles de Jésus, lut cette petite biographie, lui

qui implorait chaque jour la grâce du martyre ! En 1905, établi depuis peu à Tamanrasset, seul *roumi* parmi des populations hostiles, il écrivit à Marie de Bondy : « *Votre enfant aurait le sort de notre arrière-grand-oncle Armand, n'en seriez-vous pas heureuse ?* »

Par notre vénéré Père saint Charles de Foucauld, par notre fondateur, l'abbé Georges de Nantes, qui termina son séminaire aux Carmes et y recueillit précieusement l'héritage des martyrs, nous sommes leurs descendants légitimes, irrévocablement attachés à la foi, à l'unité et à la liberté de l'Église.

LA VOIE DE LA CONTRE-RÉFORME

Pour le premier samedi du mois de mai, s'il n'y avait pas de réunion organisée à la maison Saint-Joseph, les amis purent profiter de nos ermitages.

CONTRE LA DISSIDENCE LEFEBVRISTE.

À l'approche des **consécrations épiscopales annoncées par la FFSPX pour le 1er juillet**, il importe d'éclairer les phalangistes sur ce crime effroyable qui se prépare contre l'Église : le renouvellement formel du schisme de Mgr Lefebvre en 1988. Heureusement, nous conservons les multiples conférences prononcées par notre Père depuis plus de cinquante ans, d'abord pour indiquer au supérieur d'Écône le bon chemin de la Contre-Réforme dans et pour l'Église puis, lorsque son orientation schismatique fut avérée, après les premières ordinations de 1976, pour mettre en garde les fidèles contre son mouvement et tâcher de le détourner du pire. En vain.

Ainsi, à Frébourg et à Magé, nos retraitants purent-ils assister à une conférence du congrès de 1988 – quelques mois après les sacres schismatiques – dans laquelle l'abbé de Nantes retrace tout **l'itinéraire de Mgr Marcel Lefebvre**, chef de file de la valeureuse minorité traditionaliste lors du concile Vatican II, mais qui fut brisé par une défaite qu'il ne comprit pas, ne pouvant concevoir que le Pape prît le parti de la subversion. Au dernier jour du Concile, il signa même tous les Actes qui furent promulgués !

Dès lors, cet homme vaincu choisit la ruse et le mensonge. Plutôt que de poursuivre le combat en dénonçant les hérésies du Concile avec son autorité de successeur des Apôtres et son prestige personnel – c'est pourtant bien ce à quoi il encouragea notre Père en 1968 –, il fonda un séminaire destiné à former un clergé préservé des erreurs promues par Paul VI, tout en protestant hypocritement de la plus grande soumission au Pape ! Peu à peu, Mgr Lefebvre s'enfonça dans une inacceptable dichotomie entre l'Église sainte de toujours et l'Église conciliaire. **Il n'y a pourtant pas deux Églises, mais deux religions qui s'affrontent au sein de l'unique Église !** À la racine de la dissidence lefebvriste, il y a donc une erreur sur la nature même de l'Église. La dérive schismatique, que notre Père prévit dès la fondation d'Écône, s'accentua inéluctablement lorsque Paul VI décida d'éradiquer ce réduit traditionaliste, en 1975, acculant les intégristes à sortir de l'hypocrisie pour plonger dans la sédition.

FOI, ESPÉRANCE, AMOUR DE L'ÉGLISE… ET PATIENCE.

Dans chaque ermitage, le frère prieur encouragea nos amis à supporter avec profit les maux de l'Église qui semblent ne jamais devoir finir.

Frère Matthieu, à Frébourg, rappela les fondements de notre foi dans l'Église, établie sur les Apôtres, sur la Confession de Pierre et sur la Maternité de la Vierge Marie au Calvaire. Ainsi l'Église est-elle notre famille où la communion des saints se vit dans la plus chaleureuse affection. Nous ne sommes pas indifférents aux saints du Ciel qui nous aiment comme leurs petits frères et sœurs !

Frère Grégoire, à Fons, prêcha sur la patience, à l'école de saint Cyprien, évêque de Carthage et martyr au troisième siècle, qui parlait en connaissance de cause ! La patience ne désigne pas tant la persévérance dans l'épreuve que la disposition à supporter le mal avec une âme égale et pour un plus grand bien. Sœur Lucie nous en donne un exemple héroïque ! Et plus encore le Bon Dieu, qui supporte nos offenses et modère son indignation, afin que nous nous convertissions, avant qu'il ne nous juge.

Frère Jean Duns, enfin, à Magé, exhorta lui aussi son auditoire à l'Espérance. Dès lors que nous entreprenons de servir et de combattre pour l'Immaculée, il est normal que nous prenions des coups. Le tout est d'affermir notre foi, de brûler de dévotion afin de recevoir tous les secours de la grâce. Tant de saints nous donnent l'exemple d'une espérance invincible dans les épreuves, spécialement les confidents de Notre-Dame, Estelle Faguette, sœur Lucie, Jacqueline Aubry, mais aussi notre Père !

Notre frère termina en rappelant la dernière phalangiste partie pour le Ciel, Jeanne-Marie de Maillard, qui conserva jusqu'à sa mort une extraordinaire ardeur pour pratiquer et propager la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie (*infra*, p. 36).

OÙ VA LÉON XIV ?

La maison Saint-Bruno avait la chance d'accueillir frère Michel dans ses murs, qui s'acquitta de son loyer en prononçant une **conférence d'Actualités religieuses**, afin de jeter quelque lumière sur les dits et faits du Saint-Père depuis le début de l'année.

CONSISTOIRE EXTRAORDINAIRE À ROME.

Plus que dans la matière des discussions des cardinaux les 7 et 8 janvier 2026, l'enjeu de cette réunion paraît avoir résidé dans la mise en œuvre de

la synodalité en adoptant un format inusité : division par groupes linguistiques, par tables et "conversation dans l'Esprit". S'agit-il de transformer cet organe de conseil en une chambre délibérative étroitement contrôlée ? Il semble que Léon XIV, poursuivant le dessein de son prédécesseur, s'efforce de transformer la constitution divine de l'Église pour en faire une sorte de monarchie constitutionnelle.

Au-delà du pape François et de son exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (2013), le Saint-Père veut enraciner son action dans le concile Vatican II.

CATÉCHÈSES DU MERCREDI SUR LE CONCILE.

Le Pape a ouvert au début de l'année un cycle de catéchèses consacrées à l'étude des Actes de Vatican II, dont le magistère demeure aujourd'hui « *le phare qui guide le chemin de l'Église* », ouvrant « *une nouvelle ère ecclésiale* ». Tous les thèmes ont été clairement annoncés dès la première séance, le 7 janvier : réforme liturgique, ouverture au monde, « *rechercher la vérité par la voie de l'œcuménisme, du dialogue interreligieux et du dialogue avec les personnes de bonne volonté* ».

Frère Michel s'appliqua spécialement à commenter les cinq instructions dédiées à la Constitution dogmatique *Dei Verbum*, à propos de laquelle notre Père avait jeté son cri d'alarme en 1964, lors de la troisième session : « ***L'hérésie est au Concile*** ».

Malgré le caractère nébuleux de ces catéchèses, on y retrouve les hérésies dénoncées inlassablement par notre Père. Et tout d'abord **un subjectivisme religieux qui fait litière de la nécessaire médiation de l'Église** (cf. *Préparer Vatican III*). Nous croyons que la Parole de Dieu est une révélation enseignée et interprétée par l'Église, qui se reçoit dans la soumission et l'obéissance. Mais le Pape, à la suite de *Dei Verbum*, nous persuade que tous les hommes peuvent jouir d'un contact immédiat avec Dieu qui leur parle directement « *comme à des amis* ». On est en plein **illuminisme**.

La seconde erreur qui transparaît dans ces catéchèses est **la confusion sur les rapports entre les deux sources de notre foi, l'Écriture et la Tradition**. Cette équivoque fut une victoire de la secte moderniste au Concile, qui parvint à troubler un point de doctrine pourtant clairement établi. Dans l'Église catholique, l'Écriture et la Tradition sont inséparables, la seconde expliquant, explicitant, développant fidèlement la première. Tout l'effort des modernistes, en revanche, vise à donner la primauté à l'Écriture sur l'enseignement de l'Église. Le Magistère n'est plus pour eux le gardien du dépôt de la Foi, mais l'interprète de la conscience des croyants où vit et progresse la Tradition authentique.

Malheureusement, ces discours ne sont pas lettre morte, mais ils dictent la pastorale et l'enseignement quotidien de Léon XIV. Ainsi, le 8 mai, en la cathédrale de Naples, lorsqu'il a rencontré le clergé et les religieux, le Saint-Père a manifesté une **sollicitude touchante pour les difficultés et les fatigues de ses prêtres**. Mais pour les soutenir, pour fortifier leur vie spirituelle, il n'a su leur recommander qu'**une religion toute d'expérience subjective et de libre examen** « *en nourrissant constamment notre relation personnelle avec le Seigneur dans la prière et en cultivant la capacité d'écouter ce qui s'agite en nous, afin de discerner et de nous laisser éclairer par l'Esprit. Cela exige aussi le courage de savoir nous arrêter, de ne pas avoir peur d'interroger l'Évangile sur les situations personnelles et pastorales que nous vivons* ».

Contre le danger de la solitude et de l'individualisme, il les a exhortés à la fraternité, à la communion, mais en paraissant ignorer toute hiérarchie, toute paternité. Pauvres prêtres qu'il laisse orphelins !

Le Pape ne conçoit plus l'Église comme une médiatrice, une mère qui dispense à ses enfants la vérité par son enseignement, la grâce par ses sacrements, mais comme une collectivité fraternelle, égalitaire et synodale où chacun rencontre immédiatement le Seigneur. **Nous nageons en plein protestantisme.**

SARAH MULLALLY SUR LE SIÈGE DE CANTORBÉRY.

Après l'hérésie, le schisme et le scandale. Le 27 avril, le Saint-Père a reçu en audience au Vatican Sarah Mullally, élevée en octobre 2025 à la tête de la communion anglicane. Déjà, il lui avait écrit une superbe lettre de félicitations, lui reconnaissant son titre – prétendu – d'archevêque de Cantorbéry. En cela encore, Léon XIV met ses pas dans ceux de ses prédécesseurs depuis Paul VI, dont il rappela la rencontre historique de 1966 avec le docteur Ramsey, primat des anglicans.

Pourtant, lorsqu'à la fin du dix-neuvième siècle, dans l'élan du Mouvement d'Oxford qui promouvait le rapprochement entre anglicans et catholiques, Léon XIII avait voulu reconnaître la validité des ordinations anglicanes, les exigences de la théologie et la réalité des faits l'avaient finalement contraint à les rejeter. Enrayé sous saint Pie X, ce mouvement œcuménique avait repris de plus belle sous Benoît XV, avec l'instauration des "Conversations de Malines" en 1920. Puis Pie XI condamna ces rencontres, « *puisqu'elles s'appuient sur la théorie erronée que les religions sont toutes plus ou moins bonnes et louables* » (*Mortalium animos*, 1928).

Mais Vatican II a tourné la page des condamnations. Frère Michel, en commentant l'adresse du Pape à Sarah Mullally, le 27 avril, nous expliqua sa ligne de conduite, exprimée dans sa devise : « ***In Illo uno unum***. *En Lui seul – qui est le Christ – nous sommes un.* » L'unité de tous les chrétiens lui paraît

être un besoin « *pour le bien d'une évangélisation plus fructueuse* ». Il importe donc « *de saisir toutes les occasions possibles pour proclamer ensemble le Christ au monde* ».

La décadence des anglicans, de plus en plus corrompus par l'idéologie progressiste, aurait pourtant de quoi décourager les œcuménistes romains. Mais rien ne refroidit leur fièvre adultère. Ni "l'ordination sacerdotale" des femmes anglicanes en 1992, ni leur "ordination épiscopale" en 2014, ni même l'accession de Mrs Mullally au siège de Cantorbéry !

Frère Michel termina sa conférence par une analyse du voyage pontifical en Afrique, comme « *pèlerin de la paix* » et artisan du Masdu (cf. *supra*, p. 1-5).

LA VOIE DU SALUT

Les 11, 12 et 13 mai, célébrant les rogations, nos communautés terminaient par cette belle oraison pour le Pape : « *Dieu tout-puissant et éternel, ayez pitié de votre serviteur, notre pontife Léon, et dirigez-le, par votre clémence, dans la voie du salut éternel, afin que, par votre grâce, il désire ce qui vous plaît et l'accomplisse de toutes ses forces.* »

Or ce qui plaît à Dieu, c'est d'instaurer le culte du Cœur Immaculé de Marie. Hélas, Léon XIV en est encore loin ! Par exemple le 8 mai, il s'est rendu à **Pompéi** dans la basilique Notre-Dame-du-Rosaire. Un sanctuaire sans apparition, sans message, sans politique, fondé par un laïc en 1883 et dédié à la paix, avant la diffusion des demandes de Fatima donc. Le Pape y a invoqué l'exemple de la réunion interreligieuse d'Assise organisée par Jean-Paul II en octobre 1986 pour promouvoir la paix. Alors que c'est au Cœur Immaculé de Marie que Dieu l'a confiée !

En 2003, commentant le pèlerinage qu'y avait accompli Jean-Paul II, frère Bruno concluait : « *Ce pèlerinage à Pompéi est un exemple flagrant de ce que notre Père appelle "un semblant de révérence" rendu par le Pape à la Sainte Vierge, et qui cache une hostilité, une lutte, une passion d'écrasement de l'Événement de Fatima, des prophéties qui l'accompagnent et des demandes instantes de la Vierge, farouchement étouffées, refusées... Mystère profond de rivalité et d'iniquité dont l'Église souffre et meurt.* »

De ce pèlerinage du Saint-Père, nous retenons toutefois son étonnante, sa merveilleuse exhortation à la récitation du chapelet, qui nous conforte dans notre résolution de consoler beaucoup notre Mère en lui disant plus que jamais : « *Je vous aime ô Marie* », en dépit de tous les *murmurantes*.

« ***L'Ave Maria qui se répète dans le Saint Rosaire est un acte d'amour. N'est-ce pas propre à l'amour que de répéter sans se lasser : "Je t'aime" ? Un acte d'amour qui, sur les grains du chapelet, nous ramène à Jésus et nous conduit à l'Eucharistie, source et sommet de toute la vie chrétienne.*** »

Certes, notre Père nous a expliqué depuis longtemps que « *les grands masduistes sont partisans d'une foi dogmatique, d'une liturgie authentique, d'une vraie discipline, et même des dévotions à la Vierge et au Sacré-Cœur. Tout cela, disent-ils, est nécessaire pour éveiller en notre âme l'amour du prochain – c'est-à-dire l'amour du Monde, explique le Père Lebret – en échappant à tout sectarisme, même religieux* » (*Lettre à mes amis* nº 200, 25 mars 1965).

Effectivement, Léon XIV poursuit son sermon en ajoutant que « *le Rosaire porte notre regard sur les besoins du monde* ». Cependant, s'il récite le chapelet avec autant d'amour et d'assiduité qu'il nous y invite, ne peut-on pas espérer que la grâce envahisse son cœur par cette brèche et le convertisse finalement ?

Mercredi 13 mai, le Saint-Père a consacré sa catéchèse hebdomadaire au mystère de Marie et de l'Église selon *Lumen gentium*. À l'issue, en saluant les pèlerins portugais, il leur a recommandé : « *Confions au Cœur Immaculé de Marie le cri de paix et de concorde qui s'élève de toutes les parties du monde, en particulier des peuples affligés par la guerre.* » Mais pourquoi le Pape qui est si bouleversé par le désir de paix des malheureux n'a-t-il pas précisé à quelles conditions modiques la Sainte Vierge nous l'a offerte : la consécration de la Russie et surtout la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie qui demeure étouffée par Rome.

Frère François, qui s'est rendu au Portugal du 28 avril au 3 mai derniers, y a mieux pris la mesure de cette proscription ténébreuse. S'il a été très réconforté par la piété des Portugais à Fatima, où les messes se succèdent toutes les heures à la Capelinha, où le rosaire résonne sur toute l'esplanade, il a en revanche pu se rendre compte au fil de ses rencontres de **la censure rigoureuse exercée par le Vatican sur le message du Cœur Immaculé de Marie**. Aujourd'hui, les archives de sœur Lucie sont sous cloche, d'ordre de la Congrégation pour la cause des saints ! C'est que **les vérités dogmatiques contenues dans les révélations du Cœur Immaculé de Marie contredisent le modernisme qui envahit l'Église depuis le concile Vatican II**.

En revanche, un prêtre ami a remercié notre frère après avoir visionné sur la VOD sa conférence sur "*Le témoignage héroïque de la vénérable sœur Lucie en faveur de la dévotion réparatrice*" (sigle : **A 150**) :

« *Je tenais à vous exprimer sans tarder toute ma reconnaissance pour le travail que vous avez fourni. Merci de nous avoir retrouvé avec tant de précision le parcours spirituel héroïque de la vénérable sœur Lucie en soulignant sa fidélité à nous transmettre inlassablement les messages qu'elle reçut du Ciel !* ***Merci à votre Fondateur d'en avoir saisi toute l'importance en confiant à votre Communauté la belle mission de prendre le relais auprès du plus grand nombre.*** »

IN MEMORIAM :

JEANNE-MARIE DE MAILLARD (1933-2026)

Le soir du mardi de Pâques 7 avril, à Angoulême, s'est éteinte la doyenne de notre Phalange, Jeanne-Marie de Maillard, entourée par sa famille et par les prêtres qu'elle avait tellement encouragés à la pratique de la dévotion réparatrice. C'est l'occasion de nous replonger dans les souvenirs d'une disciple de la première heure, qui avait fait la connaissance de la famille de Nantes dès 1947 ! La voici maintenant réunie à la Phalange du Ciel et surtout à son cher époux, Christian de Maillard, décédé en 2012.

« *Ce sont nos convictions religieuses et politiques qui nous ont fait nous rencontrer, mon mari et moi son épouse*, nous avait-elle confié alors. *L'un et l'autre de familles catholiques d'Action française, fidèles au maréchal Pétain* – l'une de ses grandes fiertés était d'ailleurs d'avoir été, enfant, portée sur les genoux du Maréchal ! – *à l'Algérie française, que mon mari défendait sur le terrain avec le valeureux 13e régiment de Dragons parachutistes, sa fierté jusqu'à la fin de sa vie. Toutes ces fidélités nous conduisirent, par grâce, à nous attacher à la personne de l'abbé de Nantes connu lors d'un camp d'A.F. en l'été 1958.* »

L'abbé de Nantes participa durant quelques jours à ce camp Maxime Réal del Sarte, près de Lourdes. C'était juste après le 13 mai 1958, en plein sursaut nationaliste, mais il prévoyait déjà la trahison gaulliste... Le matin, il célébrait la messe, à laquelle n'assistait qu'une dizaine des cent cinquante participants du camp. Le dimanche, c'est à la grotte de Massabielle qu'il dit la messe : souvenir inoubliable pour notre amie ! Il prononçait aussi chaque jour une conférence sur Pascal. La première fois, seules trente personnes y assistèrent, les autres préférant la piscine ! Il faut dire qu'alors, dans une A.F. encore traumatisée par la condamnation de Pie XI, la religion avait mauvaise presse. Néanmoins, le Père rayonnait d'intelligence, d'autorité naturelle, d'alacrité ! Sa première conférence fut si passionnante et les auditeurs si enthousiastes que dès le lendemain, tout le camp était réuni pour l'écouter.

La jeune Jeanne-Marie Chambon était allée se présenter dès le début à l'abbé de Nantes. En raison des liens entre leurs deux familles, il prit l'habitude de l'appeler sa "presque cousine", ce dont elle n'était pas peu fière ! La voyant si assidue, il lui proposa rapidement ses *Lettres à mes amis*.

Frère Charles nous en voudrait de ne pas ajouter que cinq ans plus tard – notre amie s'étant mariée entre temps –, lors du camp de 1963 au Fief Basile, près du Mans, lorsque l'abbé de Nantes, à la fin d'une conférence, voulut faire chanter à son public royaliste "*Catholique et Français*", il ne se trouva personne pour l'entonner avec lui, sinon madame de Maillard ! Notre Père la fit venir auprès de lui et la jeune maman en profita pour lui placer son bébé dans les bras, tout le temps du cantique.

M. et Mme de Maillard s'attachèrent définitivement au Père chez qui la politique et la religion s'accordaient si bien : c'était la « satisfaction totale » ! Et ce furent ses directions spirituelles qui attirèrent le plus notre amie.

À l'été 1971, inquiets de la mauvaise atmosphère du camp de la Nouvelle Action française, M. et Mme de Maillard passèrent pour la première fois à la maison Saint-Joseph pour demander conseil au Père. L'année suivante, ils adhérèrent avec enthousiasme à la Ligue. Jeanne-Marie de Maillard accompagna l'abbé de Nantes à Rome en 1983 et 1993 pour la remise des deuxième et troisième livres d'accusation. Elle s'engagea aussi dans la Phalange dès 1984 et renouvela son allégeance en 1988 : « *Si vous m'en jugez digne, mon Père, je sollicite de votre bienveillance mon entrée dans la nouvelle Phalange pour le Congrès, en parfaite et totale obéissance à vous qui en êtes le chef et le père spirituel que j'ai toujours suivi avec grande confiance et pour mon plus grand bien et celui des miens. Je serai, comme j'ai été sans doute, la plus misérable des phalangistes, mais je désire de toute mon âme faire mieux que j'ai fait jusqu'à maintenant.* »

Faire mieux, cela consista pour elle à embrasser avec une ferveur rare la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie, ravivée à chacun de ses nombreux pèlerinages CRC à Fatima et par une écoute très assidue de la VOD. Elle fit dès lors tous ses efforts pour la propager autour d'elle, entreprenant le clergé pour le convaincre de l'instituer dans les paroisses, distribuant de très nombreux fascicules présentant cette petite dévotion. Elle les commandait toujours par paquets de deux cents ! Dans son livret de funérailles encore, elle tint à ce que figure un exposé des demandes de Notre-Dame et de l'Enfant-Jésus à Pontevedra. Ce dernier exemple est bien la meilleure des consolations pour sa famille et ses amis, car comment douter que la Sainte Vierge ait accompli ses promesses en faveur d'une telle zélatrice, en l'assistant de toutes ses grâces à l'heure de sa mort ?

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0328 G 80889.
Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.
F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org
ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.
POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.